



Universiteit  
Leiden  
The Netherlands

## **Polysémie et structuration du lexique : le cas du wolof**

Bondéelle, O.D.

### **Citation**

Bondéelle, O. D. (2015, May 13). *Polysémie et structuration du lexique : le cas du wolof*. LOT dissertation series. Retrieved from <https://hdl.handle.net/1887/32972>

Version: Corrected Publisher's Version

License: [Licence agreement concerning inclusion of doctoral thesis in the Institutional Repository of the University of Leiden](#)

Downloaded from: <https://hdl.handle.net/1887/32972>

**Note:** To cite this publication please use the final published version (if applicable).

Cover Page



Universiteit Leiden



The handle <http://hdl.handle.net/1887/32972> holds various files of this Leiden University dissertation.

**Author:** Bondéelle, Olivier

**Title:** Polysémie et structuration du lexique : le cas du wolof

**Issue Date:** 2015-05-13

## **Chapitre 9 : La polysémie dans le système lexical du wolof**

### **9.1. Introduction du chapitre 9**

L'objectif de cet ultime chapitre est d'évaluer le rôle de la polysémie dans le système lexical du wolof. Rappelons que notre évaluation est qualitative et non quantitative (cf. introduction générale). C'est-à-dire que nous comparons une relation de polysémie (cf. chapitres 7 et 8), à une relation marquée par un procédé linguistique (dérivation marquée par la suffixation par exemple, cf. 5.2.). Autrement dit, nous comparons des signèmes entre eux: des ensembles maximaux de signes, de signifiants et de sens apparentés. Nous comparons par exemple les liens qui connectent les signifiés des lexies dans un signème polysémique, aux liens qui connectent les signifiés des lexies d'une même famille dérivationnelle (les lexies connectées par dérivation constituent un signème, cf. 5.2.1.), ou d'un hyperlexème (un autre signème). Nous utilisons le rectangle analogique pour mener à bien cette entreprise, qui consiste à caractériser les similitudes des rapports entre termes dans une relation (cf. 5.4.). Il est nécessaire de préciser que nous prenons en compte tous les faits reliés à la question de la polysémie que nous avons analysés, y ceux que nous avons décrits par des variations en contexte d'un unique sens. Nous aurons ainsi une meilleure évaluation de la polysémie elle-même.

Notre évaluation se fait en deux étapes. La première étape consiste à examiner le potentiel de la polysémie. Nous cherchons à savoir si les faits de polysémie sont plutôt analogues à de la dérivation, à de la conversion, ou à du figement lexical dans une construction. Ces comparaisons permettent de savoir si tout type de relation sémantique dans le système lexical peut être réalisé par la polysémie, ou si la polysémie est inversement cantonnée à un ou plusieurs types de relations spécifiques. La seconde étape de notre évaluation consiste à caractériser les liens de polysémie, en précisant leur similitude avec les autres liens qui connectent des lexies (dérivation, conversion nominale, construction, cf. 5.2.). Nous caractérisons aussi les liens qui connectent les variations d'un unique sens en contexte, en précisant cette fois-ci leur similitude avec la flexion. Pour cela, nous décomposons les signifiés des liens que nous examinons (cf. 5.5.3.). Rappelons que nous décrivons le signifié d'un

lien comme n'importe quel autre signifié. Autrement dit, nous décomposons les signifiés de morphèmes qui marquent des relations de dérivation (cf. 9.2.), les signifiés de ceux qui marquent des relations flexionnelles (cf. 9.3.), les signifiés des morphèmes de classes nominales qui « marquent » des conversions nominales (cf. 9.4.), et enfin les signifiés des constructions qui marquent des liens de possession (cf. 9.5.).

Nous comparons enfin ces signifiés avec ceux des liens de polysémie, et avec ceux qui connectent les variations sémantiques d'un unique signifié en contexte. L'utilisation du rectangle analogique nous permet de caractériser les liens sémantiques, et par là, de mesurer le degré de spécificité d'un lien de polysémie.

Commençons par comparer une relation de dérivation avec l'ambivalence sémantique de lexies que nous avons décrites au chapitre 7 (cf. 7.3.2).

## 9.2. Dérivation et ambivalence sémantique

Dans cette section, nous comparons des liens qui connectent des lexies en relation de dérivation, avec des liens qui connectent différentes interprétations en contexte d'une unique lexie sémantiquement ambivalente. Plus précisément, nous comparons le signifié du suffixe instrumental et locatif - *aay* (cf. 5.3.2.), à l'ambivalence sémantique des lexies d'artefacts comme *SABAR* de la classe *g-* ('tam-tam', 'danse', 'séance de danse', 'lieu de de danse'). Rappelons que nous avons caractérisé un nom sémantiquement ambivalent, comme un nom compatible avec plusieurs cadres lexico-syntaxiques, selon le contexte dans lequel il est employé, mais avec un sens unique (cf. 7.3.2. et 7.3.3.). Il n'est pas polysémique. C'est la complexité de son unique signifié ('tam-tam' pour l'exemple que nous prenons ici) qui, en se combinant avec ceux des autres lexies en contexte, produit les autres interprétations. Rappelons d'autre part que nous avons évoqué que le suffixe verbal -*aay* produit des nominaux dérivés qui dénotent soit un instrument, soit un lieu (cf. 5.3.2.). Présentons plus précisément que nous l'avons fait jusqu'à présent ce suffixe (9.2.1. et 9.2.2.). Nous comparerons ensuite le lien qui connecte les signifiés des lexies munies de ce suffixe, avec celui qui connecte les différentes dénnotations des noms d'artefacts sémantiquement ambivalents (9.2.3. et 9.2.4.).



Nous pouvons faire deux remarques à propos de cet exemple. Premièrement, le suffixe *-aay* apparaît rarement seul : il est la plupart du temps combiné au suffixe *-u* de la voix moyenne. Deuxièmement, il est associé aux signifiés 'instrument' (le nom dérivé dénote un artefact), 'lieu', et parfois même à 'résultat'. Pour ce qui est de la première remarque, nous devons noter que nous n'avons pas trouvé dans notre corpus de lexème dérivé par le seul suffixe *-aay*, associé à l'un de ces trois signifiés. Les lexèmes comme *RAFETAAY* 'beauté' sont produits à partir seulement de verbes de qualité (*RAFET* 'être beau'), et dénotent uniquement les qualités elles-mêmes. Autrement dit, la dérivation instrumentale et locative opère à partir d'une lexie verbale pour donner des lexies nominales. Si une lexie nominale non dérivée a le même signifiant que la lexie verbale non dérivée, comme dans le cas de *xeex* (cf. 117a), il s'agit d'une conversion catégorielle. Mais on ne peut pas considérer que la dérivation opère à partir du nom non dérivé (cf. 117b). Cette remarque a des conséquences importantes sur la comparaison que nous faisons avec les lexies d'artefacts sémantiquement ambivalentes (cf. 9.2.3. et 9.2.4.).

Pour ce qui est de la seconde remarque, il faut examiner d'abord si les suffixes *-ukaay*, et *-uwaay* ne produisent pas des dérivés différents. Il faudra alors se prononcer sur la polysémie du morphème *-aay*. Le suffixe *-uwaay* est certaines fois décrit (Diouf 2001, Ka 1981) comme produisant spécifiquement un sens locatif où se déroule l'événement dénoté par le verbe de base. Pourtant, le sens dérivé 'lieu où quelque'un fait quelque chose' n'est pas obligatoirement marqué par le suffixe *-uwaay*, comme en témoignent les noms *DENCUKAAY* 'endroit servant à garder le bétail', dérivé du verbe *DENC* 'garder', *PÉEXLUKAAY* 'endroit où l'on va prendre le frais' (dérivé du verbe *FÉEX* 'être frais'). Il faut donc considérer les deux suffixes *-ukaay* et *-uwaay* comme des variantes phonologiques. Mais il faudrait même selon Sauvageot (1965 : 140) considérer que le morphème *-u* peut à lui seul produire des noms d'artefact à partir d'une base verbale, comme c'est le cas pour *SÉETU* 'miroir', dérivé du verbe *SÉET* 'regarder'. Nous n'avons pas trouvé ce type de dérivé dans notre corpus. Quoiqu'il en soit, il faut retenir que le suffixe *-aay* alterne avec les suffixes *-ukaay* et *-uwaay*. Nous avons apporté des arguments pour considérer qu'ils ne sont pas en distribution complémentaire. Nous les considérons plutôt comme des suffixes qui alternent, et non comme des allomorphes. La question qui se pose maintenant est celle des signifiés qui leur sont associés ('instrument', et 'lieu'). Autrement dit, est-il possible de considérer que le suffixe *-aay* est polysémique ? Examinons cette question.

### 9.2.2. Monosémie du suffixe *-aay*

Remarquons que le signifié 'lieu', associé au suffixe *-aay*, est souvent introduit par l'emploi de la proposition locative *ci / ca* ('proche' / 'lointain'). En (117b), nous avons ajouté la traduction littérale 'dans nos toilettes', et le signifié résultatif 'urine' est dû à une interprétation voulue par le locuteur. C'est une figure de style rhétorique, destinée à éviter d'employer le nom qui désigne les excréments (litote, cf. 7.5.3.). Le suffixe *-aay* dans le nom SANGUWAAY n'est pas associé au sens résultatif, mais au sens locatif. L'énoncé (117c) ci-dessous confirme que le signifié 'lieu' est introduit par la préposition locative, même dans un énoncé qui ne laisse pas de doute sur l'interprétation.

(116c)  
 yóbbu-l ma paan-u ndox b-i ca **sang-u-waay** b-a  
 amener-IMP.2SG 1SG bassine-REL eau CL-LOC LOC laver-MOY-INSTR CL-LOC  
 'amène-moi la bassine d'eau aux toilettes'  
 (Diouf 2003, SANGUWAAY)

Par ailleurs, il faut noter que dans bien des cas, le lieu dénoté par le nom dérivé par le suffixe *-aay* peut être conçu comme un artefact. Rappelons que nous avons défini un artefact comme une entité utilisée d'une façon spécifique (cf. 7.2.1.), et certaines fois confectionnée dans ce but unique. A ce titre, des toilettes dénotent bien une entité utilisée d'une façon spécifique. Nous pouvons même ajouter que bien des lieux dénotés par les noms dérivés par le suffixe *-aay* sont des entités conçues et confectionnées par quelqu'un. Si un enclos est effectivement un lieu pour garder le bétail (DENCUKAAY 'endroit servant à garder le bétail' dérivé du verbe DENC 'garder'), il est aussi le fruit d'une production humaine. Nous voyons que le sens locatif associé au suffixe *-aay* est introduit généralement par une proposition locative, et que les entités dénotées par les noms dérivés peuvent aussi être conçues comme des artefacts. Nous en déduisons que le suffixe *-aay* a le sens unique de 'artefact servant pour X', et que le nom dérivé avec ce suffixe peut aussi bien dénoter un lieu qu'un objet. Par ailleurs, les deux dénotations de lieu et d'objet sont liées à celle de l'événement qui donne lieu à l'utilisation de l'artefact. Or, souvenons-nous que le suffixe *-aay* se combine à des verbes de qualité comme RAFET 'être beau' pour produire des noms de qualité (RAFETAAY 'beauté'). Il ressort de ces quelques remarques que le suffixe *-aay* produit des noms qui dénotent soit des objets, soit des

lieux, soit encore des événements. Ces trois dénnotations figurent parmi celles que nous avons relevées pour des noms d'artefact comme SABAR. Les faits que nous avons décrits pour des noms d'artefact comme SABAR, et ceux que nous avons décrits pour le suffixe *-aay* sont donc similaires. Comparons-les plus précisément, du point de vue du signifié.

### **9.2.3. Comparaison de la dérivation instrumentale avec des noms d'artefacts ambivalents**

Rappelons ici l'unique définition que nous avons proposée pour le nom d'artefact SABAR (cf. 7.3.3.), qui dénote un tam-tam (propositions a-h), et qui peut donner lieu aux interprétations suivantes : un rythme (propositions c et i), une danse (propositions i et m), un événement festif (propositions j et k), un lieu de rassemblement (proposition l). Nous avons dit que c'est le signifié 'événement' qui connecte les différentes interprétations du nom SABAR, et c'est pourquoi nous incluons dans la traduction du nom l'événement (la danse) auquel donne lieu l'artefact dénoté par le nom.

SABAR 'tam-tams de danse'

#### Cadre lexico-syntaxique

- (a) c'est une sorte de chose faite par des personnes
- (b) quelqu'un peut bouger ses mains<sub>[m]</sub> sur cette chose
- (c) des personnes peuvent entendre ce que fait ce quelqu'un avec cette chose
- (d) d'autres personnes peuvent vouloir bouger leur corps

#### Scénario motivationnel

- (e) cette sorte de chose est haute<sub>[m]</sub> et dure<sub>[m]</sub>
- (f) les gens ne peuvent pas voir dans cette sorte de chose parce que
- (g) une autre chose est plate<sub>[m]</sub> et ronde<sub>[m]</sub> sur cette sorte de chose
- (h) quand quelqu'un bouge ses mains<sub>[m]</sub> sur cette autre chose
- (i) beaucoup de personnes peuvent entendre ce que fait cette sorte de chose
- (j) à cause de ça ces personnes veulent faire quelque chose ensemble
- (k) à cause de ça ces personnes veulent ressentir quelque chose de bien
- (l) à cause de ça ces personnes veulent être dans le même lieu
- (m) des femmes<sub>[m]</sub> veulent bouger leur corps
- (n) d'autres personnes veulent voir comment ces femmes<sub>[m]</sub> bougent leur corps

### Résultat potentiel

- (o) quand toutes ces personnes font quelque chose comme ça
- (p) ce quelque chose dure longtemps

Cette définition peut être envisagée comme un modèle valable pour d'autres noms d'artefacts. Ainsi, le nom *XALAM* dénote une guitare, mais aussi le son qu'elle produit. De même, le nom *XAMB* dénote un pot de purification, et l'endroit où l'ensemble des pots de purification sont entreposés (cf. définitions en annexe).

Décomposons maintenant le signifié du suffixe instrumental et locatif *-aay*. Nous avons noté qu'il lie le signifié d'un lexème verbal dénotant un événement, au signifié d'un nom dénotant soit un artefact utilisé pour réaliser l'événement, soit l'événement lui-même. La décomposition doit donc comporter les deux éléments de sens suivants : (1) le signifié est celui d'un artefact ; (2) ce signifié est obtenu par la combinaison du suffixe et d'un lexème verbal. L'élément de sens (1) rend explicite l'unique signifié du suffixe. L'élément de sens (2) spécifie que ce signifié est obtenu par la combinaison de deux signes linguistiques. Précisons ici que notre objectif n'est pas de rendre compte du procédé de dérivation, mais de souligner que la dérivation est une construction (une combinaison est une construction cf. 1.2.2.). L'élément de sens (2) est nécessaire pour justifier le fait que le signifié 'artefact' est obtenu par la combinaison de deux signes. Nous proposons la décomposition suivante.

*-aay*, suffixe instrumental :

- (a) quelqu'un peut faire quelque chose avec des sortes de choses :
  - (b) quand quelqu'un veut faire quelque chose d'une certaine manière
  - (c) ce quelqu'un fait ce quelque chose avec une sorte de chose
- (d) à cause de ça, les gens peuvent penser que ces sortes de choses sont faites par quelqu'un pour faire quelque chose

L'élément de sens (1) est décomposé par les deux propositions (a) et (d). Elles rendent compte de la catégorisation de l'artefact ('une sorte de chose faite par quelqu'un'), et de sa fonction ('pour faire quelque chose'). L'élément de sens (2) est décomposé par les propositions (b-c) : la proposition (b) rend compte du sens 'événement' ('faire quelque chose d'une certaine manière'), et la proposition (c)

utilise la coordination 'avec' pour rendre compte de la combinaison des sens 'événement' et 'artefact'. Notons que ce sens ne fait pas partie de la liste des primitifs (cf. 6.2.2.), mais qu'il fait partie de la combinatoire du primitif 'faire'. Remarquons à présent que cette décomposition est très similaire à la partie de la définition du nom SABAR, que nous avons appelée « cadre lexico-syntaxique ». La proposition (d) de la décomposition du suffixe *-aay* est ainsi équivalente aux propositions (a) et (b) de la définition du nom SABAR. Cette équivalence justifie la comparaison du signifié du morphème de dérivation *-aay*, à celui des noms d'artefacts. Elle vérifie que le sens 'artefact' peut être obtenu de deux manières : soit par dérivation à partir d'une lexie qui a le sens 'événement', soit sans dérivation. Dans ce dernier cas, le sens 'artefact' est lexicalisé et associé à un signe linguistique indécomposable dans son signifiant. Il reste à extraire de cette équivalence le rapport entre les différentes lectures associées au sens d'un nom comme SABAR (lecture d'un objet, lecture d'un lieu, lecture d'un événement), et les liens qui connectent les lexies reliées par la dérivation instrumentale et locative. C'est l'objet de la section suivante.

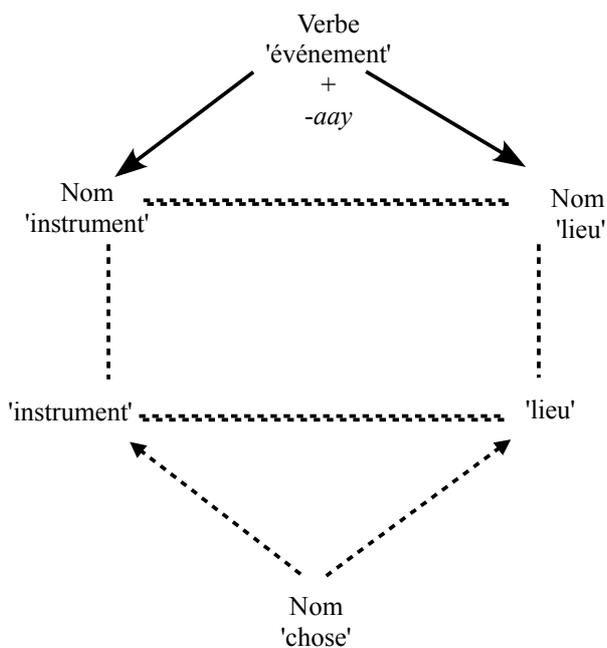
#### **9.2.4. Orientation des liens**

Dans les deux décompositions que nous avons données ci-dessus, le rapport entre les deux liens apparaît si l'on examine l'ordre de succession des propositions les unes par rapport aux autres. Dans la décomposition de noms d'artefacts comme SABAR, la première proposition (a) précise immédiatement que le sens décomposé est celui d'un objet. Alors que dans la décomposition du suffixe, la proposition qui véhicule le sens de l'artefact succède à celle qui véhicule le sens de l'événement (la proposition (c) succède à la proposition (b)). Soulignons qu'il est clair que pour les locuteurs du wolof, les noms comme SABAR dénotent avant tout un artefact. Les autres dénotations du nom ne sont possibles que parce l'artefact renvoie à un événement et à un lieu spécifiques. En d'autres termes, les liens de dérivation et les liens qui connectent les dénotations possibles d'un nom d'artefact ne sont pas orientés dans la même direction. Les liens de dérivation sont orientés du signifié 'événement' vers le signifié 'instrument', tandis que les liens qui connectent les dénotations d'un nom d'artefact sont la plupart du temps orientés de l'instrument vers l'événement, et le lieu qui donnent lieu à son utilisation.

Rappelons deux propriétés d'une relation de dérivation : elle est orientée du sens de la lexie non dérivée vers celui de la lexie dérivée, et elle est régulière (cf. 5.3.1.). C'est l'ajout d'un morphème (un suffixe dans le cas de la dérivation que nous avons

donnée en exemple) qui en est la marque sur le plan du signifiant. Dans le cas de la dérivation avec le suffixe *-aay*, l'orientation est donc dirigée du sens 'événement' vers le sens 'artefact'. Comme ces liens orientés sont régulièrement marqués par le suffixe *-aay*, ils valident une relation de dérivation. Mais rappelons aussi que la dérivation instrumentale du wolof opère à partir d'une lexie verbale et produit des lexies nominales. C'est pour cette raison que dans la relation de dérivation que nous considérons, le lien est orienté du signifié 'événement' vers le signifié 'artefact'. L'orientation des liens entre les interprétations auxquelles renvoient un nom ambivalent d'artefact est différente, car c'est le sens de l'artefact qui renvoie à l'évènement, et éventuellement au lieu de son utilisation. Comme pour la dérivation en revanche, l'ambivalence sémantique des noms d'artefacts est assez régulière en wolof. Nous avons évoqué les exemples de XALAM qui dénote un instrument (une guitare), et le nom peut être interprété comme l'air de guitare, et de XÀMB qui dénote aussi un instrument (un pot de purification), avec une interprétation d'un lieu (un autel de purification).

Nous pouvons représenter par un schéma sous forme de rectangle analogique, le rapport entre les différentes lectures d'un nom d'artefact, et les différentes interprétations du suffixe de dérivation instrumentale et locative *-aay*. Nous avons adapté le schéma à la comparaison que nous faisons. En effet, il faut noter qu'un tel schéma n'apparaît pas dans une représentation du système lexical. Rappelons qu'un nœud dans le système lexical est d'abord une lexie, éventuellement un autre signème comme une construction (cf. 5.2.). Pour les besoins de la comparaison que nous faisons, nous avons pris en compte dans le schéma les dénotations possibles des noms dérivés par le suffixe *-aay*, et celles qui sont associées aux noms d'artefacts. Mais ces dénotations ne sont pas des sens lexicaux de différentes lexies. C'est pourquoi les liens qui relient les sommets du rectangle sont en pointillés, pour symboliser qu'il ne s'agit pas de signes linguistiques, mais de signifiés seuls. Il apparaît ainsi qu'il est possible d'intégrer au système lexical des signifiés seuls : Polguère (2011) avait fait le même constat à propos des étiquettes sémantiques.



*Dessin 12 : analogie de l'ambivalence sémantique et de la dérivation instrumentale et locative*

En revanche, les deux autres sommets de la figure sont bien des nœuds dans le graphe du système lexical. Le nœud supérieur est une construction : il s'agit de la relation de dérivation marquée par le suffixe *-aay*. Le nœud inférieur est un nom d'artefact. Pour le reste, nous avons complété le schéma en utilisant nos conventions (cf. chapitre 5) : les relations morphologiques sont codées par des flèches concaves, alors que les différentes lectures d'un même nom sont symbolisées par des traits en pointillés munis de petites flèches courtes. L'orientation différente des liens qui connectent les différentes lectures est visible dans la figure, si l'on tient compte de la catégorie lexicale de la lexie source. Dans le cas de la dérivation, la lexie source est verbale et a le signifié général 'événement'. Dans le cas de l'ambivalence sémantique du nom d'artefact, la lexie source est nominale et a le signifié général 'chose'. Ce rectangle analogique peut être lu de la façon suivante : « ce qui relie la dénotation de l'instrument à celle de lieu dans une relation de dérivation, est

symétrique à ce qui relie les mêmes dénотations d'un nom d'artefact ». Expliquons le rapport de symétrie. Nous nous sommes servi des deux propriétés des liens de dérivation (orientation et régularité des liens), pour faire une hypothèse sur les liens qui connectent les interprétations en contexte d'un nom ambivalent. Nous avons constaté que ces liens peuvent être considérés comme réguliers dans le lexique, à cause du nombre non négligeable de noms d'artefacts ambivalents. En vertu de la similarité des liens de dérivation et des liens entre interprétations en contexte d'une part, et de l'orientation inverse des liens d'autre part, nous caractérisons ainsi cette analogie par la symétrie. Cette comparaison nous permet de retenir que, comme les familles dérivationnelles (cf. chapitre 5), l'ensemble des dénотations d'un nom ambivalent constitue un ensemble structuré. Cela nous permet aussi de noter que la description de signifiés différents reliés (ceux des lexies reliées par dérivation) peut être similaire à la description d'un unique signifié complexe qui déclenche des interprétations en contexte (celles d'un lexème ambivalent). Nous retirons de cette première comparaison, que notre choix de ne pas découper le sens associé à un lexème d'artefact en deux acceptions, même si le lexème peut avoir plusieurs dénотations, est justifié par l'existence des mêmes dénотations d'un unique nom dérivé d'un verbe. Autrement dit, un unique signifié d'un suffixe de dérivation produit des dénотations multiples, similaires à celles d'un unique signifié d'un nom non dérivé. Focalisons-nous à présent sur un autre type de relation marquée aussi par la morphologie. Il s'agit du suffixe de la voix moyenne. Nous comparons les différentes lectures de ce suffixe à la section suivante, à celles de verbes de changement d'état qui dénотent soit une action, soit un état.

### 9.3. Voix moyenne et alternances verbales

Dans cette section, nous comparons les lectures multiples de verbes à la voix moyenne, avec des alternances verbales de verbes de changements d'état. Plus précisément, nous montrons que le lien entre les deux lectures 'action' *versus* 'état' des verbes de changements d'état, est équivalent au lien qui connecte les deux lectures « causative » et « décausative » du suffixe de voix moyenne (9.3.3.). Dans un premier temps, nous présentons des emplois de ce suffixe (9.3.1.). Dans un second temps, nous présentons deux analyses de ce suffixe (monosémie d'un unique morphème *versus* homonymie de deux morphèmes : 9.3.2.).

### 9.3.1. Étendue du suffixe de voix moyenne

Illustrons différentes lectures induites par l'emploi du suffixe verbal *-u* de voix moyenne. Le premier exemple ci-dessous prend comme base verbale le verbe SANG qui signifie 'laver quelque chose' dans l'énoncé (118a), alors que le même verbe employé à la voix moyenne signifie 'se laver' dans l'énoncé (118b). En (118a), le verbe SANG est transitif : le morphème de troisième personne de singulier *ko* est son complément d'objet et le précède. Cette position est fréquente lorsque le verbe est modifié par un auxiliaire verbal, comme c'est le cas ici avec l'auxiliaire aspectuel TÀMBALI 'commencer'. Un second complément peut être adjoint au verbe, comme c'est le cas ici avec un complément locatif introduit par la préposition locative *ci*.

(118a)  
 ñu tãmbali ko **sang** ci dex  
 3PL commencer 3SG laver LOC peau  
 'ils commencent à lui laver la peau' lit. 'à le laver sur la peau'  
 (Kesteloot et Dieng 1989 : 54)

En (118b), l'emploi du suffixe *-u* réduit la valence verbale. Le verbe transitif devient intransitif, et le seul complément du verbe est alors un oblique comme en (118a). Le fait remarquable est que l'actant en position de sujet cumule alors les rôles d'agent et de patient (se laver). D'une action « causative » (laver quelqu'un ou laver quelque chose), l'action devient « autocasative ». Comme le fait remarquer Voisin (2002 : 111-123), les verbes à la voix moyenne qui ont cette fonction autocasative proche du réflexif, dénotent fréquemment des actions que l'agent effectue sur lui-même, comme ici l'action de la toilette.

(118b)  
 na-ñu dem **sang-u-ji** ci déeg b-a  
 OPT.3PL aller laver-MOY-LOC LOC lac CL-LOC  
 'allons nous laver au lac'  
 (Kesteloot et Dieng 1989 : 72)

Beaucoup de verbes d'action agentifs sont compatibles avec ce suffixe *-u*. Mais avec certains verbes comme UBBI 'ouvrir', l'emploi du suffixe *-u* a au contraire une fonction « décausative ». Nous l'illustrons avec le verbe DAAN 'faire tomber'. Le

verbe DAAN 'faire tomber' a un emploi transitif sans le suffixe *-u*. Ici, c'est le morphème de deuxième personne du singulier *la* qui précède la forme verbale *gaawa daan*, composée de l'auxiliaire aspectuel GAAW 'être rapide', auquel est suffixé l'emphatique *-a*, et du verbe DAAN 'faire tomber'. En emploi transitif donc, le verbe DAAN a le sens causatif de 'faire tomber quelque chose / quelqu'un'.

(119a)  
 mbër d-u-ø            la gaaw-a        **daan**  
 lutteur PRD-NEG-3SG 2SG être rapide-E tomber  
 'le lutteur ne te fera pas tomber si facilement'  
 (Cissé 2006, 244 : 6)

En (119b) ci-dessous, le suffixe *-u* produit, comme dans l'exemple (118), une réduction de la valence verbale. Mais sa signification est différente. L'unique complément verbal est locatif, introduit par la préposition *ca*. Si la construction du verbe devient intransitive comme avec le verbe SANG 'laver', l'unique actant n'est pas l'agent de l'événement. Il n'a que le rôle de patient. En conséquence, le signifié associé à la forme verbale *daanu* est celui d'un état ('être tombé'), proche du passif. Le suffixe *-u* a donc ici une fonction que nous pouvons qualifier de « décausative », dans la mesure où son emploi produit une lecture d'un événement sans mention du causateur.

(119b)  
 aayee ! manjaago b-a    ng-a    **daan-u**    ca pom b-a  
 ITJ    manjak    CL-LOC PRS-LOC tomber-MOY LOC pont CL-LOC  
 'ah ! Le manjak est tombé sur le pont'  
 (Cissé 2006, 232 : 11)

Grâce aux deux exemples qui précèdent, nous pouvons déjà noter que l'emploi d'un même suffixe avec des verbes d'action transitifs produit deux lectures différentes : une lecture « autocausative », ou une lecture « décausative » de l'événement. A cela, il faut encore ajouter que, suffixé à des verbes d'action ponctuelles comme UBBI 'ouvrir', ce suffixe *-u* produit une lecture de l'événement qui met en cause la notion d'aspect (inchoation : début de l'événement). L'exemple (120) l'illustre. Comme les verbes précédents, le verbe UBBI 'ouvrir' est transitif. En (120a), le complément d'objet du verbe est réalisé par le nom GEMMIÑ de la classe *g*. Le sujet est le

morphème de troisième personne du singulier *mu*. Il a le rôle de causateur de l'événement 'ouvrir'.

(120a)

waaye, naka mu **ubbi** gémmin̄ g-i d-i wax ak moom  
 mais comme 3SG ouvrir bouche CL-LOC PRD-INAC parler avec 3SG  
 'mais, comme il ouvrait la bouche pour lui parler'  
 (Diagne 2005, *Kocc Barma vu par Samba Diaw, Saint-Louis – Mai 1978* : 3d)

L'emploi du suffixe *-u* a des effets sémantiques différents de ceux que nous avons observés jusqu'à présent, alors que les modifications syntaxiques sont identiques. Comme pour les précédents verbes, le suffixe *-u* réduit la valence verbale et rend intransitif un verbe transitif. La différence avec les autres verbes concerne encore une fois le rôle assumé par l'actant qui a la fonction de sujet. Contrairement aux deux précédents exemples, le sujet ne dénote plus une personne qui cause l'événement 'ouvrir', mais l'entité qui est le siège de l'événement. En (120b), le sujet du verbe *UBBIKU* (la consonne /k/ est épenthétique cf. Diouf 2001 : 28) a un signifiant vide, et la forme *dafa* marque la construction de l'emphatique du prédicat à la troisième personne du singulier (cf. 3.3). Beaucoup de noms qui dénotent des objets peuvent néanmoins avoir la fonction de sujet, comme par exemple le nom *MBUUB* 'boubou'. Dans ce cas, le sujet ici n'est pas l'agent, mais le patient de l'événement ('ça s'ouvre'). Le verbe avec le suffixe *-u* dénote un événement dans lequel le participant qui cause l'événement n'est pas exprimé, et celui qui est le sujet est un patient qui subit un changement d'état. Ici, le morphème de l'aspect inaccompli *-y* produit la lecture d'un événement en train de se réaliser. Mais la forme verbale *ubbiku* est tout à fait compatible avec le morphème *na-* du parfait (accompli par définition), et la forme *ubbi-ku na-ø* /ouvrir-MOY PFT-3SG/ 'c'est ouvert' se traduit alors par un passé composé. En d'autres termes, il faut prendre en compte ici un critère aspectuel pour analyser les effets sémantiques du suffixe *-u*, et ne pas se limiter à une analyse en terme de causation.

(120b)

s-u ma ko ping-ul-ø, dafa-y **ubbi-ku**  
 CL-REL 1SG 3SG fixer-NEG-3SG EP.3SG-INAC ouvrir-MOY  
 'si je ne le fixe pas avec une épingle, ça s'ouvre'  
 (Diouf 2003, *UBBIKU*)

Ce que nous retenons de cette présentation, c'est que le suffixe *-u* produit des lectures variables de l'événement dénoté par le verbe auquel il est suffixé. Ces variations peuvent être analysées en termes de causation (lecture « autocausative » *versus* lecture « décausative ») et en termes d'aspect (lecture inchoative *versus* lecture d'état accompli). Précisons la terminologie. Ce sera l'occasion aussi pour nous de discuter les deux analyses dans la littérature spécialisée sur le wolof.

### **9.3.2. Deux analyses du morphème de voix moyenne**

Il existe plusieurs façons de nommer les deux effets de la voix moyenne (« réfléchi neutro-passif » cf. Ka 1981, « médio-passif » cf. Njie 1985, « autocausatif » et « décausatif » cf. Voisin 2002, « causatif » et « anticausatif » cf. Tamba 2010). Ces appellations suscitent deux commentaires. Premièrement, nous préférons ne pas utiliser les termes de « réflexif », « causatif » et « passif ». Le terme de « réflexif » est inapproprié, car une construction du wolof est dédiée à l'expression du réflexif. Elle est basée sur le nom BOPP 'tête', précédé du pronom possessif correspondant au référent concerné par le réfléchi. Ainsi, l'expression *sama bopp* /POS.1SG tête/ signifie 'moi-même' alors que l'expression *bopp-am* / tête-POS.3SG / signifie 'elle/lui-même', puisque le pronom possessif de la troisième personne du singulier est suffixé au nom qui dénote l'entité possédée. Le terme de « causatif » est lui aussi inapproprié, car il ne fait qu'introduire une source de confusion supplémentaire parmi tous les suffixes qui sont liés à la causation (Voisin en dénombre plus de cinq, cf. 2002 : 91). Enfin, le terme de « passif » n'est pas plus heureux, car le passif suppose l'expression de deux actants qui ont chacun un rôle distinct : un premier actant ayant le rôle d'agent, et un second actant ayant le rôle de patient. Or, nous avons observé que l'agent n'est justement pas exprimé avec l'emploi de ce suffixe *-u*. Restent les termes « autocausatif » et « décausatif » qui, en revanche, correspondent bien aux effets produits par ce suffixe, et qui ont le mérite de ne pas créer de confusion avec d'autres termes. Notons cependant que ces deux termes ne couvrent pas tous les emplois du suffixe (cf. lecture inchoative d'un événement). Le terme d'inchoatif est fréquent dans la littérature de typologie linguistique (Haspelmath 1993, Levin 1993) pour désigner des alternances de lectures inchoatives d'un événement, et de lectures dites causatives. En définitive, nous adoptons les trois termes « autocausatif », « décausatif » et « inchoatif » car ils rendent compte effectivement des trois exemples que nous avons donnés.

Il y a deux façons d'analyser les lectures multiples de l'événement auxquelles donne lieu le suffixe *-u*. Soit il s'agit de deux suffixes différents, soit il s'agit du même suffixe. Les deux positions existent dans la littérature spécialisée sur le wolof. La première position est représentée par Tamba (2010), alors que la seconde est affirmée par Voisin (2002). Voisin (2002) en fait une analyse monosémique, alors que Tamba (2010) en fait une analyse homonymique.

Voisin analyse la fonction étendue de la voix moyenne par un continuum propre à cette voix que l'on retrouve dans d'autres langues, dans une perspective typologique (2002 : 103-110), et Tamba opte pour l'existence de deux suffixes *-u* homophones, qui ne se combinent pas aux mêmes types de verbes (2010 : 49-56). La thèse défendue par Tamba consiste à comparer les verbes qui alternent entre les deux lectures, selon leur compatibilité ou non avec le morphème *-u*, et avec le suffixe *-al* causatif. Elle note ainsi que des verbes comme *UBBI* 'ouvrir' ont une lecture inchoative avec le suffixe *-u* (*UBBIKU* 's'ouvrir'), alors qu'ils sont incompatibles avec le suffixe *-al* causatif (*\*ubbi-(k)al*). Mais des verbes comme *DAAN* 'faire tomber quelque chose', compatibles avec ce suffixe causatif *-al*, ont une lecture décausative avec le suffixe *-u* (*DAANU* 'être tombé'). Elle conclut qu'il existe deux suffixes *-u* homophones, dont l'un est proche du réflexif et n'a pas de contrepartie morphologique causative, et l'autre est à considérer comme un décausatif ayant une contrepartie morphologique causative en *-al*. L'analyse de Voisin opte pour une analyse unitaire de la voix moyenne. En suivant les analyses de Kemmer (1993) et de Geniušiene (1987), elle distingue des verbes d'action sur le corps, comme *SANG* 'laver', qui ont une lecture autocausative proche du réflexif avec le suffixe *-u* (*SANGU* 'se laver'), d'autres verbes comme *DAAN* 'faire tomber', qui ont une lecture décausative proche du passif avec ce suffixe *-u*. Elle affirme qu'il y a un continuum entre ces deux fonctions du morphème *-u*, mais elle ne précise pas comment est organisé ce continuum.

Deux aspects nous intéressent dans cette divergence d'analyse. Le premier concerne la détermination du signifié d'un morphème (opposition de l'homonymie et de la monosémie). Le second concerne les verbes auxquels s'applique le suffixe *-u*. L'homonymie de deux morphèmes *-u* est clairement revendiquée par Tamba, tandis que Voisin sous-entend la monosémie d'un seul morphème sans la désigner ouvertement, mais assimile les différents « sens » de la voix moyenne aux fonctions distinctes qu'elle identifie (2002 : 93). Nous doutons de l'homonymie dans la mesure où les significations associées à deux signifiants en relation d'homonymie ne sont pas reliées, par définition. Ici, le signifié 'causer' relie les lectures

autocausatives et décausatives des événements. Nous avons vu que la lecture inchoative est reliée aux deux précédentes. En effet, un verbe comme UBBIKU dénote un changement d'état, dont la propriété est que l'événement aboutit à un état ('être ouvert') (cf. 3.7.4.). Or, un état s'oppose à une action non seulement du point de vue aspectuel, mais aussi du point de vue de la causation, car un état est par définition, un événement pour lequel le causateur n'est pas mentionné.

Le second aspect qui nous intéresse dans cette divergence d'analyse concerne la lecture décausative de verbes dérivés par le suffixe *-u*, alors que le verbe non dérivé est intrinsèquement causatif. C'est le cas de DAAN 'faire tomber quelque chose / quelqu'un' *versus* DAANU 'être tombé'. La lecture décausative est aussi une lecture d'état ('être tombé'), et s'oppose à une lecture d'action. Rappelons que nous avons décrit des alternances état *versus* action lorsque nous avons décomposé le sens des verbes comme DAMM 'couper' (cf. 7.8.). Or, ces verbes sont incompatibles avec le suffixe *-u* de voix moyenne. Ils ont pourtant la même propriété que les verbes comme DAAN 'faire tomber quelque chose'. Le paragraphe suivant est consacré à la comparaison de ces deux types de verbes. En définitive, nous estimons que le suffixe *-u* de voix moyenne est monosémique, et que ses effets sémantiques sur le verbe auquel il est suffixé, sont similaires aux effets dus aux alternances des verbes de changements d'état. C'est ce que nous montrons dans la section qui suit.

### **9.3.3. Équivalence des changements d'état et des effets de sens du suffixe de voix moyenne**

Il est généralement admis que l'alternance « causative » / « inchoative », selon la terminologie la plus utilisée aujourd'hui (Haspelmath 1993, Levin 1993), est déterminée premièrement par un type de verbe particulier appelé verbe de changement d'état (*change of state verbs* cf. Levin 1993 et Haspelmath 1993), et deuxièmement par un type de situation conçue comme un événement spontané (Haspelmath 1993). Commençons par examiner le second argument, celui qui concerne les situations dites spontanées.

Au chapitre 7 qui concerne les artefacts, nous avons souligné que des verbes comme DAMM ('casser', 'être cassé', 'se casser') alternent entre une interprétation causative dynamique et passive statique. Cela concerne aussi les verbes TAS ('dispenser', 'être dispersé', 'se disperser'), TOJ ('casser', 'être cassé', 'se casser'), BÈNN ('trouer', 'être troué'). Nous avons analysé ces faits et nous avons conclu que ces verbes n'ont qu'un unique signifié, suffisamment complexe pour admettre des lectures différentes selon

les contextes (cf. 7.8.1.). Rappelons comment nous l'avons formalisé dans la définition. Les différentes lectures de l'événement dénoté par le verbe mettent en cause l'organisation interne de l'événement. C'est pourquoi nous ne donnons ici que le cadre lexico-syntaxique de la définition que nous avons proposée, car c'est dans ce cadre lexico-syntaxique qu'est décrit le type d'événement dont il s'agit. Les différentes lectures n'influent pas sur le scénario motivationnel.

#### Cadre lexico-syntaxique de la lecture de verbe d'action

- (a) quelqu'un fait quelque chose à une autre chose à un moment
- (b) à cause de ça il arrive quelque chose à cette chose au même moment comme ce quelqu'un le veut

#### Cadre lexico-syntaxique de la lecture de verbe d'état

- (a') il est arrivé quelque chose à une chose
- (b') quelqu'un peut penser comme ça :
- (c') quelqu'un a fait quelque chose comme ça à cette chose à un moment comme ce quelqu'un le voulait
- (d') à cause de ça il est arrivé quelque chose à cette chose au même moment
- (e') à cause de ça cette chose est comme ça maintenant <sub>[m]</sub>

Nous avons souligné que la différence entre les deux interprétations « action » *versus* « état » d'un verbe qui dénote une action spontanée aboutissant à un état, tient à l'organisation interne de l'événement. Dans la définition, nous l'avons rendu par l'inversion des propositions (a-b) (description de l'action), et (c'-d') (description de l'état). Autrement dit, nous avons plaidé pour un unique signifié, qui donne lieu à deux interprétations (monosémie), selon la phase de l'événement qui est mise en avant dans l'énoncé. Nous avons de plus mis en évidence que, parmi ces deux lectures, c'est la lecture dynamique et causative qui est la plus simple, car la décomposition de l'état nécessite de faire appel à la décomposition de l'action.

Or, remarquons que l'organisation interne d'événements comme 'faire tomber', dénoté par le verbe DAAN, est la même que celle d'événements comme 'casser', dénoté par le verbe DAMM. C'est une action ponctuelle qui aboutit à un état. A la différence des verbes comme DAMM 'casser', les verbes comme DAAN 'faire tomber' nécessitent l'emploi du suffixe de voix moyenne *-u*, pour dénoter un état qui résulte de l'action ponctuelle.

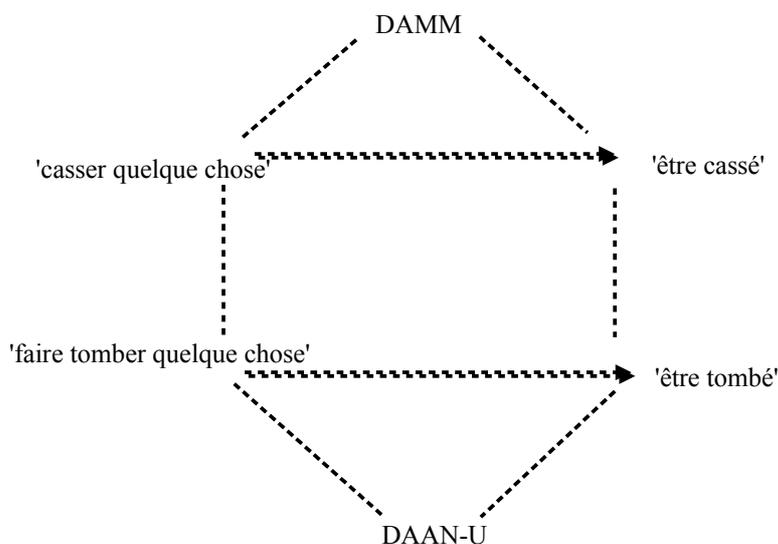
Nous proposons de formaliser le lien qui relie les deux lectures causative dynamique et décausative statique de ces deux types d'événements, par les éléments de sens suivants : (1) une action ponctuelle se caractérise par l'intentionnalité de l'entité qui la réalise ; et (2) par la quasi-simultanéité de l'action qui cause l'état.

Lien sémantique entre la lecture dynamique et la lecture statique d'un changement d'état

- (a) quand quelqu'un fait quelque chose à une chose à un moment parce que ce quelqu'un le veut
- (b) quelqu'un peut penser comme ça, à ce que cette personne fait :
- (c) quelque chose est arrivé à cette chose au même moment parce que ce quelqu'un le voulait

Dans les propositions (a) et (c), les expressions 'à un moment' et 'au même moment' formalisent la quasi-simultanéité de l'action et de l'état. C'est-à-dire que l'action décrite dans la proposition (a), a quasiment le même contenu propositionnel que l'état décrit dans la proposition (c). Nous tenons cependant compte du type d'événement que nous décrivons. En effet, l'action en (a) est décrite par 'quelqu'un fait quelque-chose comme ça à une chose', alors que l'état est décrit par 'quelque chose est arrivé à cette chose'.

Comme dans la précédente section, nous pouvons représenter par un rectangle analogique les liens entre les deux lectures aspectuelles, obtenues ou non par le suffixe de la voix moyenne. Du strict point de vue du système lexical, cette représentation est encore plus illégitime que la précédente, dans la mesure où nous ne comparons pas ici des liens entre signifiés de lexies, mais des liens entre des lectures différentes en contexte d'un unique signifié. Mais elle se justifie parce que ces comparaisons vont nous permettre de faire une meilleure évaluation de la polysémie (cf. introduction de ce chapitre).



*Dessin 13 : analogie de l'alternance 'état' / 'action' des verbes de changements d'état et de la voix moyenne*

Ce rectangle analogique doit être lu de la façon suivante : « le lien qui relie les lectures 'casser quelque chose', et 'être cassé' du verbe DAMM, est équivalent au lien qui lie la lecture d'action dynamique du verbe DAAN 'faire tomber quelque chose', à la lecture d'état statif du verbe lorsqu'il est modifié par le suffixe *-u* de voix moyenne ». Commentons cette paraphrase. Comme dans la précédente comparaison (cf. 9.2. ci-dessus), les liens qui connectent les différentes interprétations sont similaires. Mais les deux liens sont cette fois orientés dans la même direction. Le rapport entre les deux liens n'est pas seulement celui de parallélisme, et c'est pourquoi nous le caractérisons par de l'équivalence. De cette comparaison, nous retirons un élément qui va nous servir dans l'évaluation de la polysémie, objectif de ce chapitre. Cet élément est le suivant. Un sens unique d'un verbe qui, en contexte, donne lieu à des lectures multiples (exemple du verbe DAMM), est équivalent à un

sens d'un verbe qui se combine avec un signifié d'un morphème grammatical (exemple du verbe *DAAN* qui se combine avec le morphème de voix moyenne *-u*). Autrement dit, les effets de sens dus au contexte, sont similaires aux effets sur le sens produits par des morphèmes de catégories flexionnelles. Nous obtenons ainsi une première évaluation de la polysémie par défaut. La relation de polysémie n'est pas comparable avec des effets sur le sens, dus à des morphèmes de catégories flexionnelles. Il est temps maintenant d'évaluer la relation de polysémie elle-même. C'est ce que nous faisons dans les sections qui suivent. Nous traitons des conversions nominales en 9.4., et des constructions en 9.5.

#### 9.4. Conversions nominales et polysémie

Dans cette section, nous montrons que la frontière entre polysémie et conversion nominale est poreuse, et qu'il y a continuité entre les deux. Nous distinguons deux types de conversions nominales (cf. 9.4.1. et 9.4.2.), que nous comparons avec un cas de polysémie, et avec un cas de monosémie, décrits dans les précédents chapitres (cf. 9.4.3.). Nous illustrons enfin un cas qui illustre la continuité de la conversion et de la polysémie (cf. 9.4.4.). Précisons le terme de conversion. Rappelons que nous avons présenté la conversion catégorielle (cf. 1.5.5.). Nous l'avons caractérisée par le fait qu'un même signifiant est associé à des signèmes (des lexies ou des lexèmes, cf. 5.2.1.) de catégories lexicales différentes, et que le changement de catégorie n'est pas accompagné de marque formelle sur le signifiant. Le changement n'est donc pas morphologique. Il est avant tout syntaxique, car les signèmes en relation de conversion catégorielle n'ont pas les mêmes catégories flexionnelles, et ils ne se combinent donc pas avec les mêmes morphèmes. Les conversions nominales concernent des noms qui, bien qu'ayant les mêmes catégories flexionnelles, ne se combinent cependant pas avec les mêmes morphèmes. Nous illustrons deux faits du wolof, qui illustrent la conversion nominale dans cette langue. Nous en profiterons pour caractériser un peu plus finement les deux types de conversions. Pour que notre entreprise soit tout à fait claire, précisons ces deux types de conversions dès maintenant. La plupart des études sur le wolof mentionnent l'existence de lexèmes nominaux qui contrôlent des morphèmes de classes nominales différentes. Prenons l'exemple du signifiant *guy*. Lorsqu'il se combine au morphème de classe *g-*, le nom résultant dénote un arbre : on le traduit par 'baobab'. Alors que la dénotation est celle d'un fruit lorsque le nominal se combine au morphème de classe *b-* : il se traduit alors par 'fruit du baobab' (aussi appelé « pain de singe »). Guérin (2011)

emploie le terme de « conversion morphologique de classe » pour désigner ce fait linguistique. Nous le discuterons dans cette section. Notons une variante de ce fait. Le locuteur peut employer le nom BUY de la classe *b-*, pour référer uniquement au fruit de l'arbre, et ainsi utiliser un lexème différent. Dans ce cas, deux noms partagent une partie de leur signifiant (GUY de la classe *g-* et BUY de la classe *b-* ne diffèrent que par la consonne initiale), et une partie de leur signifié ('baobab' *versus* 'fruit du baobab'). Cela illustre l'alternance consonantique à l'initiale, phénomène morpho-phonologique très répandu dans les langues atlantiques dont fait partie le wolof (cf. 1.5.3.).

Un second fait qui illustre la conversion nominale concerne l'emploi d'un morphème de classe nominale pour véhiculer une signification spécifique. Par exemple, deux noms de classes nominales différentes, tels que CÉEB de la classe *b-* ('riz'), et LĒF de la classe *l-* ('chose'), sont aussi employés avec le morphème de classe *s-* pour exprimer le partitif ('un peu de riz' et 'un peu'). Nous pouvons nous attendre à ce qu'un tel fait illustre la conversion de massif en comptable (Jespersen 1924 et 4.4.3.), et c'est en effet le point que nous développons en 9.4.2.

Pour mieux distinguer ces deux faits, nous avons choisi de les illustrer par la présentation de deux comportements du morphème de classe nominale *s-*, impliqué dans ces deux conversions. Notre choix du morphème de classe *s-* n'est pas dû au hasard. L'analyse de ce morphème suscite des discussions parmi les spécialistes du wolof, et certains d'entre eux avancent l'hypothèse de deux classes nominales différentes marquées par ce même morphème (Thiam 1987). Autrement dit, il faudra discuter la polysémie ou la monosémie de ce morphème. C'est ce que nous ferons en 9.4.2.

#### **9.4.1. Alternance de classes nominales**

Le premier emploi du morphème *s-* peut s'observer pour certaines noms (peu nombreux), et le signifié obtenu est *grosso modo* 'petite chose'. Ainsi, des noms d'entités considérées comme résiduelles ou de petite taille peuvent contrôler le morphème de classe *s-*.

C'est le cas des lexèmes nominaux SUNGUF ('farine'), SUUF ('sable'), et SAXAAR ('fumée'), tous trois associés au signifié de 'petite chose' (les trois entités sont constituées de minuscules particules). Mais parmi ces trois noms, seul celui qui a le signifiant *saxaar* peut aussi être combiné à un morphème de classe nominale, autre que celui de la classe *s-*. Dans l'exemple suivant, le lexème nominal qui a pour

signifiant *saxaar* est associé à un signifié dénotant une entité résiduelle (la fumée) lorsqu'il est combiné au morphème de classe nominale *s*, alors que le même signifiant est associé à un signifié dénotant l'entité qui produit ce résidu (le train), lorsqu'il est combiné au morphème de classe nominale *g*-. En (121a), le morphème *g*- de classe nominale est postposé au nom, et se combine au morphème localisateur *-i*. Nous savons que la postposition du morphème de classe nominale marque la forme définie du nom, qui contrôle le morphème de classe. Autrement dit, ce premier énoncé illustre l'appartenance d'un nom de signifiant *saxaar* à la classe nominale *g*-.

(121a)  
 b-ale jaaba **saxaar g-i** jaar ci b-a jäll  
 CL-ANA ? train CL-LOC passer LOC CL-LOC passer  
 'celui-là là-bas le **train** l'a traversé' (lit. 'le train passe là jusqu'à passer')  
 (Cissé 2006, 197 : 5)

En (121b) ci-dessous, le nom *SAXAAR* est aussi à la forme définie du nom : un morphème de classe nominale lui succède ; et celui-là se combine avec le morphème localisateur *-i*. Mais cette fois, le nom contrôle le morphème de classe nominale *s*-, et non plus le morphème *g*-. Le nom *SAXAAR* de la classe *s*- dénote une entité constituée de minuscules particules, et l'interprétation d'une petite chose se fonde sur des similitudes de sens avec d'autres noms comme *SUNGU* 'la farine', ou *SUUF* 'le sable' de la même classe *s*-. Remarquons cependant que le nom qui dénote la poudre (*PUUTAR*) appartient à la classe *b*, alors que la poudre est aussi une entité composée de fines particules. Rappelons que la classe *b* est celle des emprunts (cf. 2.3.), et la forme *puutar* est effectivement empruntée au français. Finalement, il faut se reporter à la remarque déjà faite au chapitre 2, selon laquelle l'association d'un sens à un marqueur de classe se heurte aux nombreuses irrégularités (cf. 2.3.1.).

(121b)  
 pënd b-i, ak puutar b-i ak **saxaar s-i** tax b-a  
 poussière CL-LOC avec poudre CL-LOC avec fumée CL-LOC causer que CL-LOC

mën-ul-ø gis  
 pouvoir-NEG-3SG voir  
 'la poussière, la poudre et la fumée l'empêchaient d'identifier... (lit. « ...causent qu'il ne peut pas voir »)

doom-u buur y-i b-a rey leen  
 fils-REL roi CL-LOC CL-LOC tuer 3PL  
 '...les fils de rois pour les tuer' (lit. « jusqu'à les tuer »)  
 (Diagne 2005, *Maka, récit d'Ousseynou Mbégué* : 1042-1043)

Néanmoins, l'existence de deux noms différents qui ont le même signifiant *saxaar* ne fait pas de doute. En effet, les formes des déterminants nominaux constituent des paradigmes des catégories flexionnelles du nom (cf. 2.2.5.). Et nous pouvons reconstituer deux paradigmes différents. Dans un premier paradigme, le morphème de classe *g-* est une base morphologique sur laquelle se greffent les morphèmes des catégories flexionnelles. Alors que le morphème de classe *s-* constitue la base morphologique du second paradigme. La question qui se pose est celle de la nature linguistique de l'élément qui a comme signifiant *saxaar*, et qui est associé à deux noms distincts. Pour répondre à cette question, il faut prendre en compte un autre fait, corrélé à celui que nous venons de présenter. Il s'agit de la conversion catégorielle, qui produit des ensembles de lexèmes de catégories lexicales différents, que nous avons appelés hyperlexèmes (cf. 5.2.6.). Rappelons qu'il n'est pas rare que des noms de même signifiant et de sens apparentés, mais de classes nominales différentes, soient aussi en relation de conversion catégorielle avec un verbe. Dans le cas présent, le verbe *SAXAAR* a le sens de 'fumer', illustré par l'énoncé qui suit, où *saxaar* n'est combiné à aucun morphème de classe nominale. Le signe lexical *SAXAAR* occupe la position verbale, et le nom *CERE* de la classe *j* est son sujet. L'intérêt de cette remarque est que l'on peut supposer que ce groupe de lexèmes de sens distincts sont reliés par un sens commun, comme par exemple : 'fumée' est le sens résultatif de 'fumer' et 'train' est un moyen de transport qui, (traditionnellement), produit de la fumée. Du point de vue du signifié donc, les sens nominaux diffèrent, mais ils sont reliés tous deux au sens verbal. Rappelons que nous avons appelé des ensembles de signes de même signifiant, de sens apparentés et de catégories lexicales différentes, des hyperlexèmes (cf. 5.2..).

(121c)  
 waaye nag, gis-u-ñu yàpp, xanaa cere j-u-y **saxaar** rekk  
 mais ainsi voir-NEG-3PL viande au lieu de couscous CL-REL-INAC fumer seulement  
 'mais ils ne virent que du couscous qui fumait, au lieu de la viande'  
 (Diagne 2005, *Kocc Barma vu par Damba Diaw* : 4c)

Ce que nous retenons de cet exemple, c'est que plusieurs lexèmes nominaux de même signifiant, peuvent avoir des signifiés reliés à celui d'un unique verbe, lui aussi de même signifiant que celui des noms, et que l'un au moins de ces noms contrôle le morphème de classe nominale *s-*. Nous sommes réticents à utiliser le terme de « conversion morphologique de classe » proposé par Guérin. En effet, ce terme suppose d'abord que la conversion opère sur la morphologie nominale du nom, alors que nous avons vu que l'opération de conversion opère sur la combinatoire syntaxique. Il suppose ensuite que les deux nominaux en relation de conversion constituent un unique nom. L'existence de deux paradigmes de déterminants distincts, et la possible relation de conversion catégorielle avec un verbe, nous amènent plutôt à considérer qu'il s'agit d'un hyperlexème où deux classes nominales alternent. Nous préférons donc le terme « d'alternance de classe nominale », à celui de « conversion morphologique de classe », en précisant que l'alternance concerne deux noms. Ce type de conversion nominale avec le morphème de classe nominale *s-* est peu courant. L'autre conversion, qui implique le morphème de classe *s-*, en revanche, est massive en wolof. Présentons-la.

#### 9.4.2. Conversion de classes nominales

Le second emploi de ce morphème de classe *s-* sert à marquer le partitif, ou le diminutif affectif. Il est utilisé notamment avec des noms d'entités massives, et son emploi donne alors une lecture partitive de l'entité. Un nom comme CEEB 'riz', de la classe nominale *b*, dénote une entité massive (un aliment composé d'une multitude de graines). Sa combinaison avec le morphème de classe *s-* produit l'interprétation d'une portion de riz. En (122) ci-dessous, le morphème de classe nominale *s-* est combiné au morphème localisateur *a-*, et la combinaison résultante est antéposée au nom CEEB. Rappelons que cette construction est celle qui marque la signification 'indéfini' de la catégorie flexionnelle nominale de la définitude (cf. 2.2.1.).

(122)  
 après mu jël l-oo xam ne l-i-i a-s ceeb la-ø  
 après 3SG prendre CL-2SG savoir que CL-LOC-LOC LOC-CL riz COP-3SG  
 'après il prend ce qui n'est qu'un petit peu de riz'  
 (Robert 1985, 1 : 315)

Cette combinaison d'un nom avec le morphème de classe *s-* est différente de celle

que nous avons examinée au précédent paragraphe. Premièrement, l'entité dénotée est la même (le riz) dans ce dernier exemple, alors qu'il y a un changement de dénotation dans le cas précédent. Deuxièmement, la signification associée à la combinaison du nom avec le morphème de classe *s-* n'est pas seulement celle d'une petite chose, ce qui correspondrait ici à une brisure de riz. Elle marque surtout la signification d'une portion de la même entité. Troisièmement, la combinaison que nous présentons en (122) est surtout attestée à la forme indéfinie du nom. La forme définie est considérée comme peu courante (postposition nominale), et nous n'en n'avons trouvé aucun exemple dans notre corpus. En d'autres termes, il s'agit d'une construction spécifique, dont le schéma est [*as N*], où le déterminant est composé du morphème localisateur *a-* et du morphème de classe *-s*. Ces différences avec les combinaisons que nous avons présentées à la précédente section militent pour reconnaître ici une conversion de classe nominale. En effet, il s'agit d'une opération sur un unique nom. D'autre part, cette opération est restreinte à une construction particulière, et le changement de combinatoire du nom est lui aussi restreint. Pour les mêmes raisons que nous avons données à la précédente section, nous ne retenons pas le terme de « conversion morphologique » de Guérin, et nous adoptons celui de « conversion de classe nominale » pour nommer ce dernier fait.

Pour être complet, il faut signaler une deuxième signification à cette conversion de classe nominale. Il s'agit de celle du diminutif dépréciatif, généralement péjoratif. Dans l'exemple qui suit, nous avons choisi le lexème JĒKKĒR 'mari' qui appartient à la classe nominale *j* (énoncé 123a). Remarquons dans ce premier énoncé que le nom NDAW 'femme' contrôle le morphème *s-* à la forme définie du nom. Rappelons qu'un nom qui a comme signifiant *ndaw* et qui se combine au morphème de classe nominale *g-*, dénote une entité associée à la notion de jeunesse ('enfance', 'virginité' cf. 5.2.6.), et qu'un verbe dénotant la petitesse a aussi le signifiant *ndaw*. Cet énoncé témoigne donc aussi d'une alternance de classe, de *g* -en *s-*, du type que nous avons présenté au paragraphe précédent. La conversion qui concerne le nom JĒKKĒR en revanche est différente. L'emploi du morphème de classe *s-* a une valeur assimilable à un diminutif affectif.

(123a)

ndaw s-i d-i      dañal      ak jĕkkĕr j-i  
 femme CL PRD-INAC serrer fortement avec mari CL-LOC  
 'la femme vécut avec son mari'  
 (Kesteloot et Dieng 1989, 67)

Dans l'énoncé (123b), *as njëkker* illustre une alternance consonantique à l'initiale du radical nominal (occlusive prénasalisée /nj/ en 123b, degré fort qui s'oppose au degré faible de l'occlusive /j/ en 123a). Comme le fait remarquer Pozdniakov (2010), des traits phonétiques, comme ici la nasalité, peuvent être à prendre en compte dans les conversions de classes. Ici, c'est un diminutif affectif dépréciatif, car il s'agit dans le texte d'où est tiré cet exemple, d'une femme qui méprise son mari et qui lui donne donc le diminutif de 'mari insignifiant'.

(123b)

**a-s njëkkër**, kaay wuyu ndey!  
 LOC-CL mari viens répondre maman  
 'petit mari, viens répondre à maman !'  
 (Diouf éd. 2009 : 12)

Voisin (2002) affirme que l'emploi du pronom possessif peut véhiculer la valeur du diminutif affectif positif. Dans ce cas, l'antéposition du possessif au nom, muni du suffixe *-s*, donne la valeur d'affectif positif, comme dans *sama-s ndoom* (POSS.1SG-CL enfant) 'mon petit enfant chéri'. Cette même forme de possessif avec un suffixe de classe nominale pourrait être postposée au nom, et intensifierait alors la valeur affective positive comme dans *waay sama-s* (type POSS.1SG-CL) 'mon p'tit gars'. Nous n'avons pour notre part trouvé aucune forme de ce type dans notre corpus, et nous laissons donc ouvertes ces questions qui mériteraient beaucoup plus d'investigation. Retenons que le diminutif affectif dépréciatif utilise un cumul de signifiants : un signifiant morphologique qu'est le morphème de classe nominal *-s*, un signifiant syntaxique qu'est l'antéposition au nom, et un signifiant phonologique qu'est le trait de la nasalité sur la consonne initiale du nom converti.

Ce que nous voulons souligner à la fin de cette section, c'est qu'il ne faut pas confondre deux types de conversions nominales impliquant le morphème de classe nominale *s*. L'une concerne deux noms de même signifiant avec des sens apparentés, tandis que l'autre concerne un nom avec un unique sens, mais associé à différentes significations grammaticales (partitif par exemple), selon le morphème de classe avec lequel il est combiné. Nous pouvons préciser cette différence de la façon suivante. Nous avons souligné la fréquence du dernier cas que nous venons de présenter. Beaucoup de noms en effet se combinent avec le morphème *-s* dans cette construction [*as N*]. Autrement dit, beaucoup de noms et beaucoup de morphèmes de classes commutent. Les morphèmes *s-* et *b-* commutent, (cf. exemple (122)). Et

les morphèmes *s-* et *j-* commutent (cf. exemple 123). Nous pouvons ainsi en déduire que la construction [LOC-CL N] est une combinaison libre d'une lexie nominale et d'un morphème de classe (cf. 2.2.1.). Une combinaison libre est en effet définie par une combinaison de A et de B dans laquelle A et B commutent librement, c'est-à-dire que les classes des signes qui commutent avec A et B, peuvent être déduites des classes de signes qui commutent avec A et B dans d'autres environnements (Kahane et Gerdes, en prep.). Supposons ici que la variable A soit instanciée par les noms, et que la variable B soit instanciée par des morphèmes de classes. D'après ce que nous venons de dire, la classe des signes dont les éléments commutent avec les noms est bien celle des noms. Et celle dont les éléments commutent avec le morphème de classe *s-* est bien celle des morphèmes de classes nominales. Il s'agit bien ici d'une combinaison libre des lexies nominales et du morphème de classe *s-*. Cependant, cette combinaison n'est pas identique à celle que nous avons présentée en 9.4.1. Dans ce dernier cas, la combinaison du lexème nominal et du morphème de classe *s-* produit une nouvelle lexie. Nous sommes donc en présence de deux types de conversions dont l'une produit une interprétation spécifique du signifié d'une lexie (monosémie), et l'autre produit une nouvelle lexie dont le signifié est relié au signifié de la première lexie (polysémie). Nous pouvons comparer ces deux conversions nominales du wolof à deux analyses que nous avons proposées dans les chapitres précédents. Nous comparons d'abord l'alternance de classes avec la polysémie de noms comme XAALIS ('métal en argent', 'monnaie d'échange', cf. 7.4.). Et nous comparons ensuite la conversion de classes avec la monosémie de noms comme MER 'colère' qui ont une lecture massive et une lecture partitive (8.2.5.).

### **9.4.3. Analogie de l'alternance de classes et de la polysémie de 'matière' à 'produit'**

Commençons par comparer l'alternance de classes, comme celle qui lie des lexies de même signifiant *saxaar* associées aux signifiés 'train' et 'fumée' (cf. 9.4.1.), à la polysémie du nom XAALIS, qui dénote soit le métal d'argent, soit la monnaie d'échange. Pour cela, il faut extraire des signifiés des deux lexies, dont les classes nominales alternent, ce qui les connecte. Nous comparons ensuite le lien qui les connecte, avec celui qui relie les deux lexies XAALIS<sub>1</sub> 'métal d'argent' et XAALIS<sub>2</sub> 'monnaie' (cf. 7.4.3. et 7.4.4.). Nous avons noté que les lexies SAXAAR 'train' de la classe *g* et SAXAAR 'fumée' de la classe *s*, sont elles-mêmes liées à une lexie verbale SAXAAR 'fumer'. Il faut ici mentionner une information d'ordre encyclopédique sur le

train, car elle permet de saisir la connexion qui relie la lexie qui dénote le train aux autres lexies. En effet, deux entités - le train et la fumée - participent d'une même situation qui est celle de la locomotion industrielle. C'est bien parce que le train (à condition qu'il ne fonctionne pas à l'électricité) est un moyen de locomotion nécessitant une quantité d'énergie, qu'il dégage de la fumée. Notre décomposition du signifié de ce qui connecte les deux lexies nominales doit en tenir compte, et intégrer un élément de sens qui fait référence à la locomotion. Les autres éléments de sens doivent rendre compte de la participation des deux entités que sont le train et la fumée à la situation de la locomotion. Nous proposons ainsi les trois éléments de sens suivants : (1) un moyen de se déplacer est celui du train, (2) le train lui-même est un objet fabriqué par l'homme ('artefact'), et (3) le train peut produire de la fumée quand il fonctionne. Nous formalisons cette décomposition de la manière suivante.

Connexion de lexies nominales dont les classes nominales alternent dans l'hyperlexème SAXAAR <sub>(v/N)</sub> :

- (a) quand quelqu'un veut être dans un autre lieu
- (b) quelqu'un peut faire quelque chose avec une chose faite par quelqu'un d'autre ('train')
- (c) quelqu'un peut faire bouger cette chose
- (d) quand cette chose bouge, quelqu'un peut voir que cette chose fait une autre chose
- (e) à cause de cette autre chose quelqu'un peut penser que cette chose bouge quelque part

Dans cette décomposition, les propositions (a-b) paraphrasent les éléments de sens (1) et (2). La proposition (a) rend compte de la situation de locomotion, tandis que la proposition (b) rend compte du sens de l'artefact 'train'. C'est l'enchaînement des deux propositions, qui rend compte de l'intégration de la situation de la locomotion dans le signifié de la lexie qui dénote le train. Les propositions (c-d) paraphrasent l'élément de sens (3). La proposition (d) rend compte de la relation entre le train et la fumée, tandis que la proposition (c) rend compte de la relation avec l'agent qui fait fonctionner le train. Enfin, la proposition (e) rend compte de la relation entre la fumée et la situation de locomotion.

Comparons à présent cette décomposition dans une alternance de classes, avec le lien de polysémie qui connecte les deux lexies XAALIS<sub>1</sub> 'métal d'argent' et XAALIS<sub>2</sub> 'monnaie'. Nous avons juste besoin de redonner le premier volet (le cadre lexicosyntaxique) de la définition de XAALIS<sub>2</sub>, dans la mesure où le lien entre les deux

lexies est explicite dans ce volet. Rappelons quand même les éléments de sens de cette lexie : (1) la monnaie est un artefact ; (2) de la monnaie est faite à partir de métaux ; (3) sa fonction est de réaliser des échanges avec d'autres personnes ; (4) la monnaie a de la valeur parce qu'elle permet ces échanges.

XAALIS<sub>2</sub> 'monnaie'

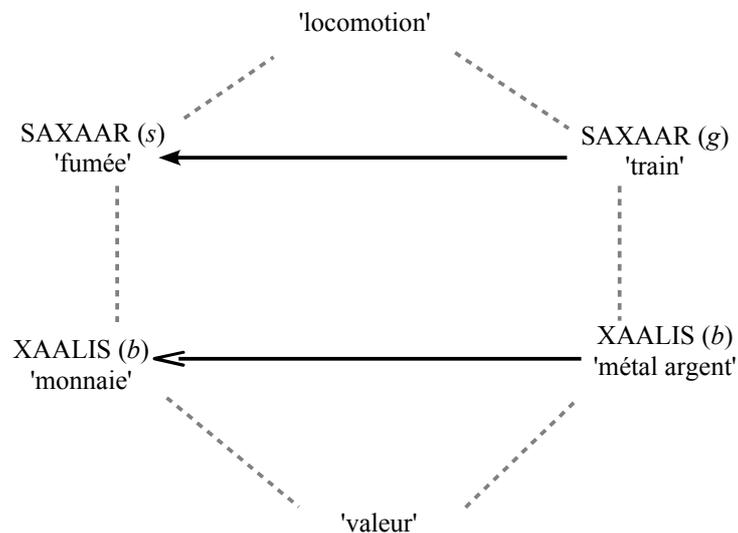
#### Cadre lexico-syntaxique

- (a) c'est quelque chose fait par des personnes
- (b) quand une personne veut avoir une chose qu'une autre personne a
- (c) ce quelque chose peut être fait avec quelque chose de dur<sub>[m]</sub>
- (d) une personne peut avoir quelque chose comme ce quelque chose dans sa main<sub>[m]</sub> (taille)
- (e) une personne peut faire quelque chose comme ça avec ce quelque chose [...]

Dans cette définition, c'est la proposition (a) qui rend compte du sens 'artefact' de XAALIS<sub>2</sub> 'monnaie', équivalent à la dernière partie de la proposition (b) dans la décomposition du signifié de l'alternance de classe ('une chose faite par quelqu'un d'autre' ('train')). Les deux situations qui donnent lieu à l'utilisation des artefacts diffèrent néanmoins. Dans l'exemple de l'alternance de classes que nous avons donné, il s'agit de la locomotion, alors qu'il s'agit d'un transfert de possession dans l'exemple de la monnaie. Il n'en reste pas moins que les deux noms d'un hyperlexème avec une alternance de classe, et les deux lexies d'un lexème polysémique, sont liées par une notion commune. Dans le cas du nom polysémique XAALIS, la notion qui connecte les deux lexies est celle de la valeur accordée au métal (XAALIS<sub>1</sub>) et à la monnaie (XAALIS<sub>2</sub>). Rappelons que cette notion de valeur fait partie du signifié de la monnaie (cf. 7.4.1.), et nous l'avons rendu dans notre définition par la décomposition de l'événement qui donne lieu à l'utilisation de la monnaie : l'échange dans le transfert de possession. Nous retenons ainsi une première chose de la comparaison des exemples de l'alternance de classes et de la polysémie que nous avons donnés. Dans le cas de l'alternance de classes comme dans le cas de la polysémie, c'est un signifié assez général qui connecte les signifiés des lexies en relation les unes avec les autres (la notion de la valeur dans le cas de la polysémie du nom XAALIS, et la situation de la locomotion dans le cas de l'alternance de classes des noms qui ont comme signifiant *saxaar*).

Nous pouvons faire une autre remarque à propos de cette connexion. Le lien de

matière à produit qui lie  $XAALIS_1$  'métal' et  $XAALIS_2$  'monnaie' dans le cas de la polysémie, est orienté dans le même sens que le lien qui lie  $SAXAAR$  de la classe  $g$ - 'train' à  $SAXAAR$  de la classe  $s$ - 'fumée'. Dans les deux cas en effet, une entité est produite à l'aide d'une autre. Dans ce cas précis cependant, il est assez difficile de soutenir que le train est une matière qui produit de la fumée. C'est plutôt un artefact qui produit lui-même un autre artefact. Cette imperfection dans la comparaison tient donc à la nature des entités qui sont comparées, plus qu'au lien qui connecte les lexies. Nous pouvons représenter la similitude des liens par un schéma comme ci-dessous, qui fait usage du rectangle analogique. Comme dans les précédents schémas, certains nœuds ne représentent pas des lexies, mais des signifiés. Ici, les deux signifiés sont très généraux puisqu'ils représentent soit la situation de la locomotion, soit la notion de valeur. Ces nœuds qui ne représentent pas des lexies sont connectés aux autres nœuds par des traits en pointillés. Alors que les nœuds qui représentent des lexies sont connectés entre eux par des traits pleins.



*Dessin 14 : analogie d'un lien de polysémie et d'une alternance de classe nominale*

Comparons à présent la conversion du nom  $CÉEB$  qui dénote un aliment (le riz), aux

deux interprétations possibles du nom MER, qui dénote un sentiment (la colère).

#### **9.4.4. Équivalence de la conversion de classe et de la monosémie**

Rappelons que nous avons caractérisé le second cas de conversion nominale, par une combinaison libre d'un lexème nominal et de deux morphèmes de classes différents. Ce type de conversion étant très fréquent dans le lexique, avec à chaque fois la même contribution du morphème *s-* à l'interprétation partitive ou diminutive du nom avec lequel il se combine, nous pouvons considérer que le signifié du morphème est stable et que le signifié de la construction qui réalise la conversion avec ce morphème peut être décomposé. C'est ce que nous faisons ici. Nous connaissons les éléments de sens de cette construction [*as* N] : (1) elle véhicule une signification de diminutif, ou de partitif, et (2) lorsque le nom qui instancie N dénote une personne, la signification est péjorative. Formalisons cela en NSM.

Conversion de classe avec la classe *s-* du diminutif :

- (a) quand quelqu'un pense qu'une chose est comme une petite chose
- (b) ce quelqu'un peut penser que cette chose est une partie de quelque chose d'autre
- (c) quand ce quelqu'un pense quelque chose comme ça à propos de quelqu'un d'autre
- (d) ce quelqu'un pense que ce quelqu'un d'autre est une mauvaise personne

La proposition (a) formalise la signification du diminutif ('petite chose'), alors que la proposition (b) formalise celle du partitif ('partie de'). L'interprétation péjorative du diminutif est formalisée par les deux propositions (c-d) : la proposition (c) rend compte du fait que cette interprétation est restreinte au domaine des personnes, alors que la proposition (d) traduit l'évaluation négative. Dans cette décomposition, le comparatif *COMME* dans la première proposition, a la fonction de caractériser l'entité dénotée par le nom, et rend compte ainsi de l'absence de polysémie (cf. 8.6.4.). Les propositions ont la fonction de paraphraser les interprétations possibles du nom : le diminutif (proposition (a)), et le partitif (proposition (b)). Nous avons rendu la différence en distinguant la dénotation du nom ('une chose' comptable en (a) *versus* 'quelque chose' massif en (b)).

Comparons à présent cette décomposition qui formalise les interprétations possibles d'un même sens, avec ce que nous savons du nom MER qui dénote soit le sentiment de colère, soit une de ses manifestations (cf. 8.2.5.). Nous avons souligné à ce propos que ces noms d'émotions peuvent être employés comme noms massifs, et

comme noms comptables. Comme noms massifs, les noms d'émotion dénotent l'émotion elle-même. Comme noms comptables, ils dénotent une manifestation particulière de cette émotion. Il faut rappeler ici que nous n'avons pas décomposé à proprement parler le sens de ces noms. Dans l'analyse que nous avons faite des signèmes qui dénotent des sentiments comme la colère, nous avons en effet remarqué qu'il s'agit de signèmes polycatégoriels (des hyperlexèmes). Notre objectif était à ce stade de rendre compte d'un sens unique de ces hyperlexèmes. Dans les décompositions que nous avons proposées, il ne s'agissait pas seulement de rendre compte de la conversion de massif en comptable pour l'emploi nominal, mais aussi de l'alternance statif-dynamique pour l'emploi verbal. Nous devons modifier maintenant la décomposition que nous avons proposée pour l'hyperlexème MER, et l'adapter au lexème nominal MER. De plus, les noms d'émotion dénotent des événements. Les notions de taille et de partie-tout que nous avons utilisées, pour caractériser les conversions de massif en comptable des noms d'aliments comme le riz, ne sont pas adaptées pour caractériser des conversions de noms d'émotion. Nous voyons que nous devons prendre en compte l'ensemble de ces différences, pour comparer la conversion aux différentes interprétations d'un nom massif d'émotion. Redonnons la définition de l'hyperlexème MER (cf. 8.2.2.).

#### Cadre lexico-syntaxique

- (a) quelque chose que quelqu'un ressent
- (b) quand cette personne pense quelque chose comme ça à propos de quelque chose à un moment :

#### Scénario motivationnel

- (c) « quelqu'un a fait quelque chose de mal
- (d) à cause de ça je veux faire quelque chose de mal (à cette personne) »
- (e) quand quelqu'un pense quelque chose comme ça à un moment
- (f) cette personne ressent quelque chose comme ça

#### Résultat potentiel

- (g) à cause de ça, cette personne ressent quelque chose comme ça à un moment

Les propositions sur lesquelles nous devons nous focaliser sont (a), (e) et (g). Rappelons que la formule 'quand quelqu'un pense' a pour fonction de formaliser le

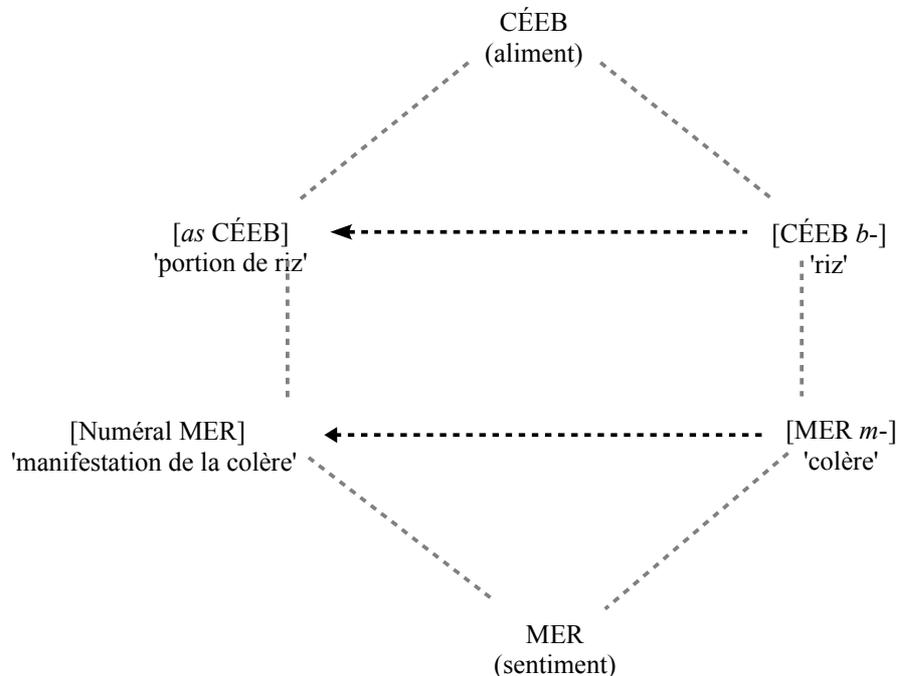
caractère statif de l'événement (non-borné, cf. 3.7.), et que l'ajout 'à un moment' formalise au contraire son caractère dynamique (borné). Pour adapter la décomposition aux seules lexèmes nominaux, il est préférable de transformer la proposition (b) par exemple en 'ce quelqu'un peut penser que ce quelque chose (qu'il ressent) est comme un moment de quelque chose'. Le cadre lexico-syntaxique de la décomposition du nom MER de la classe *m*- ayant pour signifié 'colère' devient alors le suivant.

#### Cadre lexico-syntaxique

- (a) quelque chose que quelqu'un ressent
- (b) ce quelqu'un peut penser que ce quelque chose (qu'il ressent) est comme un moment de quelque chose

La lecture comptable d'un nom *a priori* massif ('quelque chose' dans la proposition (a)), est rendue par l'emploi de l'équivalence 'ce quelque chose est comme un moment de quelque chose' dans la proposition (b). Nous voyons que 'moment' utilisé ici, qui fait référence au domaine temporel, est équivalent à 'partie' utilisé dans la décomposition précédente du morphème *s*- du diminutif, qui fait référence au domaine spatial. Dans la décomposition du sens d'un nom qui dénote un aliment, nous utilisons le primitif 'partie', alors que nous utilisons 'moment' dans la décomposition du sens d'un nom d'émotion. Les premiers réfèrent à l'espace, tandis que les seconds réfèrent au temps. Nous avons déjà évoqué le fait que le signifié d'un même signème peut être décomposé en se référant à des domaines d'expérience différents. Cela concernait l'examen de la polysémie des verbes de qualité physique, comme TÀNG qui peuvent référer au domaine physique (la chaleur), ou au domaine psychologique (la colère), (cf. 8.6.4.). Nous avons argumenté en faveur de la monosémie de ces verbes. Ce que nous retenons de ce renvoi, c'est que deux domaines d'expérience peuvent être considérés comme comparables, car ils réfèrent en réalité à une unique expérience. Il s'agit ici de la non-divisibilité de l'entité massive. Nous le symbolisons par un schéma d'analogie, qui se lit de la même façon que les précédents : « Les deux lectures de l'unique sens du nom MER de la classe *m* ('colère'), qui peut être interprété comme une sorte d'émotion ou une manifestation du sentiment, sont similaires aux deux lectures du sens unique du nom CÉEB de la classe *b* ('riz'), qui peut être interprété comme une sorte d'aliment ou comme une portion de cet aliment ». Toutes les arêtes du graphe sont en traits pointillés, car il ne

s'agit pas de sens différents, mais d'interprétations différentes d'un unique sens. Les flèches de couleur grise symbolisent le lien entre deux interprétations. Pour cette raison, les quatre sommets du rectangle ne peuvent pas être considérés comme des nœuds dans le système lexical, car ils ne constituent pas des sens de lexies distinctes. Nous l'avons symbolisé par le retrait des guillemets droits. Les seuls nœuds dans cette figure qui ont leur place dans le système lexical sont les lexies CÉEB et MER.



*Dessin 15 : analogie de la monosémie massif-comptable et d'une conversion de classe nominale*

Néanmoins, ces deux domaines d'expérience ne peuvent pas être considérés comme équivalents. On peut tout juste les qualifier de domaines parallèles, et c'est pourquoi nous caractérisons cette analogie par le parallélisme.

Nous retirons de ces deux comparaisons le constat suivant : la frontière entre



(124b)

am na-∅ b-eneen **garab b-u** ñu-y wax *rat*

avoir PFT-3SG CL-autre arbre CL-REL 3PL-INAC parler rate

'il y a un autre arbre qu'on appelle *rate*' ou 'il y a un autre médicament qu'on appelle *rate*'

(Robert 1985, 2 : 302)

Parmi les deux énoncés ci-dessus, seul le second est ambigu. Le signifié associé au nom GARAB dans le premier énoncé doit être compatible avec un locatif, et seul le signifié 'arbre' le peut. Il n'y a pas ce type de contrainte pour le second énoncé, et le signifié associé au nom GARAB peut tout aussi bien dénoter une espèce d'arbre qu'un médicament, produit à partir de l'espèce d'arbre appelée *rat*. Autrement dit, le second énoncé illustre l'emploi d'un morphème de classe qui déclenche une ambiguïté possible du nom avec lequel il se combine. Ce que nous retirons de cette observation, c'est que certains morphèmes de classes véhiculent des significations spécifiques, comme le morphème *s-* dans une construction qui marque la signification du diminutif, tandis que d'autres véhiculent au contraire des significations générales, comme le morphème *b-*. Nous cherchons ici à circonscrire une signification générale associée à l'emploi d'un morphème de classe (le morphème *b-*), alors que nous avons décomposé le signifié de l'emploi du morphème *s-* dans la construction spécifique [*as* N] dans la précédente section.

Dans la littérature, ce fait est la plupart du temps analysé de la manière suivante (Irvine 1978). L'existence de la forme nominale *garab* avec la classe *b-* dans le sens de 'arbre' résulte d'une utilisation incorrecte par le locuteur des morphèmes de classes nominales. Cette utilisation incorrecte peut être due à plusieurs facteurs, dont le plus cité est celui de l'immigration : les immigrés qui ne sont pas locuteurs natifs du wolof, utilisent les classes nominales à mauvais escient, et la classe *b-* a tendance à être utilisée à la place de toutes les autres. C'est l'analyse typique de ces cas fréquents rencontrés. Si nous ne contestons absolument pas les raisons sociologiques qui causent ce fait linguistique, il n'en reste pas moins que nous prenons acte de son existence, et que nous devons l'analyser sur le plan sémantique. Résumons ce que nous en retenons. La forme nominale *garab* est associée au deux sens 'arbre' et 'médicament'. Elle se combine avec les deux morphèmes de classes *g-* et *b-*, mais seul le sens 'arbre' nécessite l'emploi exclusif du morphème *g-*. L'emploi du morphème *b-* permet d'obtenir les deux sens 'arbre' et 'médicament'. Autrement dit, l'emploi du morphème de classe *b-* résulte d'une généralisation du signifié associé à la forme nominale *garab*. Il s'agit donc d'abord de savoir ce que recouvre cette

généralisation, et de déterminer ensuite comment la formaliser.

A première vue, les scénarios motivationnels qui paraphrasent les signifiés 'arbre' et 'médicament' sont bien différents. Un arbre est une entité naturelle composée de plusieurs parties bien reconnaissables (le tronc, les branches, et les feuilles), que les hommes peuvent utiliser pour des activités diverses (repos à l'ombre des feuilles, combustion du bois, ingestion des fruits, décoction des feuilles). Alors qu'un médicament est un artefact utilisé pour soigner les maux. Cependant, il faut préciser ici que les médicaments sont issus des arbres dans les sociétés ouest-africaines traditionnelles. Rappelons ce que nous avons observé sur la confection des amulettes (cf. 7.5.1.). Ces objets traditionnels contiennent en effet divers produits destinés à la protection de celui qui les porte. Leur point commun avec les médicaments traditionnels issus des arbres est leur fonction thérapeutique. La plupart du temps, les médicaments sont issus de transformations de produits végétaux, et les arbres ont la réputation de fournir une pharmacopée efficace. Il faut tenir compte de ces remarques pour décomposer les signifiés 'arbre' et 'médicament'. Le scénario motivationnel de 'arbre' doit comporter les éléments de sens suivants : (1) un arbre pousse dans le sol; (2) un arbre a plusieurs parties (le tronc, les branches, les feuilles) ; (3) les hommes utilisent ces parties de l'arbre à différentes occasions. Le scénario motivationnel de 'médicament' doit mentionner que (1) le médicament est fabriqué par l'homme pour soigner les maladies et les douleurs ; (2) le médicament est fait avec une partie de l'arbre. Nous voyons que le signifié 'arbre' est inclus dans le signifié 'médicament'. De ces décompositions, nous pouvons extraire le lien qui les connecte. Conformément à notre méthodologie (cf. 5.4.2.), nous décomposons le lien qui connecte les deux signifiés 'arbre' et 'médicament'. Nous proposons les éléments de sens suivants pour décomposer le lien qui connecte les deux sens 'arbre' et 'médicament' : (1) le médicament est fait avec une partie de l'arbre ; (2) les gens font quelque chose de spécifique avec cette partie pour en produire un médicament ; (3) le médicament lui-même a une fonction thérapeutique. L'élément de sens (1) fait appel à une relation de méronymie ('partie de') entre les signifiés 'arbre' et 'médicament'. Les éléments de sens (2) et (3) complexifient le lien entre les deux signifiés. C'est-à-dire qu'une relation de méronymie à elle-seule n'est pas suffisante pour caractériser le lien entre les deux signifiés. Il faut faire appel à une seconde relation, assimilable à une relation de matière à artefact (cf. 7.5.4.). L'arbre instancie la matière, alors que le médicament instancie l'artefact. Nous avons déjà évoqué le fait qu'une relation de ce type permet de formaliser le lien spécifique entre une matière et un de ses produits (cf. 9.4.3.). L'identification de cette seconde relation

permet de rendre compte du lien spécifique qui existe entre les deux signifiés 'arbre' et 'médicament'. Conformément à ce que nous avons annoncé (cf. 5.4.2.), nous formalisons en NSM les liens qui connectent deux signifiés. Nous le faisons ici pour les signifiés 'arbre' et 'médicament', même si nous n'avons pas donné la définition lexicographique de la lexie GARAB. En décomposant de cette manière le lien qui connecte les deux signifiés 'arbre' et 'médicament', nous serons en mesure d'analyser le rapport que ce lien entretient avec les liens dans les conversions de classes nominales (cf. 9.4.1. et 9.4.2.). Nous pouvons ainsi décomposer le lien de la façon suivante.

Lien entre les sens 'arbre' et 'médicament' :

- (a) quand quelque chose de mal se produit dans le corps d'une personne
- (b) cette personne ressent quelque chose de mal
- (c) quelqu'un d'autre peut penser quelque chose comme ça :
  - (d) « si cette personne fait quelque chose avec une partie d'un ('arbre')
  - (e) cette personne peut ressentir quelque chose de bien dans son corps »
- (f) à cause de ça, quelqu'un peut penser que quelqu'un peut faire quelque chose avec une partie d'un ('arbre') pour faire quelque chose comme ça

Dans cette décomposition, la proposition (d) rend compte de l'élément de sens (1) par la relation de méronymie ('partie de') entre les signifiés 'arbre' et 'médicament'. La proposition (e) rend compte de la fonction thérapeutique du médicament (élément de sens (3)), tandis que la proposition (f) rend compte de l'intégration du signifié 'arbre' au signifié 'médicament'. Cette décomposition amène une réflexion. Il faut souligner qu'elle est commune aux signifiés 'arbre' et 'médicament'. Car dans la décomposition de 'arbre' se trouve le signifié 'médicament' (l'homme utilise une partie de l'arbre pour faire un médicament). De même, dans la décomposition de 'médicament' se trouve le signifié 'arbre' (le médicament est fait avec une partie de l'arbre). Autrement dit, le nom GARAB de la classe *b*, qui regroupe les deux signifiés 'arbre' et 'médicament', ne peut plus être analysé comme un cas de polysémie, car sa sémantique inclut les deux signifiés. On peut penser au cas du nom SABAR, dont la décomposition inclut les deux signifiés 'tam-tam' et 'danse' (cf. 7.3.3.). Rappelons que nous avons aussi analysé le signifié du nom SABAR comme un exemple de monosémie, en raison de la complexité de son signifié qui inclut ceux de 'tam-tam' et de 'danse'. Le signifié du nom GARAB de la classe *b* est lui aussi complexe. On ne peut pas décomposer celui de 'arbre' sans faire appel à celui de 'médicament', et *vice*

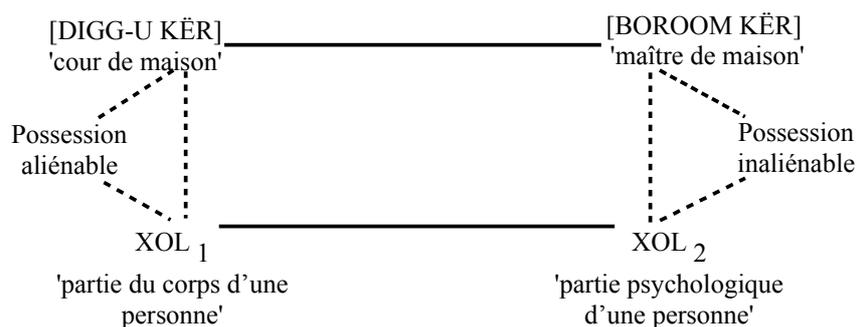
*versa*. Il n'y a néanmoins pas de circularité dans les deux définitions de GARAB de la classe *b* et GARAB de la classe *g*. Car si le nom GARAB de la classe *b* inclut les deux significés 'arbre' et 'médicament', le nom GARAB de la classe *g*, dont le signifié unique est 'arbre', inclut seulement celui de 'médicament'. Ainsi, le nom GARAB de la classe *b* est bien une généralisation sémantique, car son signifié est moins spécifique que celui du nom GARAB de la classe *g*. Il faut donc reconnaître que ce qui connecte des lexies dans une alternance de classes nominales, est ici identique à ce qui connecte deux interprétations d'un unique signifié nominal. Ce résultat est contraire à celui que nous avons recueilli lors d'un premier examen de l'alternance de classes nominales (cf. 9.4.3.). Contrairement à un exemple précédent qui illustre que l'alternance de classe nominale peut être équivalente à de la polysémie (cf. comparaison de l'alternance de classes des noms saxaar *g-* 'train' et SAXAAR *s-* 'fumée', et de la polysémie du nom XAALIS avec XAALIS<sub>1</sub> 'métal' et XAALIS<sub>2</sub> 'monnaie' en 9.4.1.), cet exemple illustre au contraire qu'une alternance de classe nominale peut être équivalente à de la monosémie. Nous voyons ainsi que le lien qui connecte deux significés dont l'un dénote une matière, et le second un produit issu de cette matière, peut aussi bien être analysé comme un cas de polysémie que comme un cas de monosémie. Le choix en faveur d'une analyse plutôt qu'une autre peut être justifié par l'analogie avec un exemple particulier d'alternance de classe. Nous en déduisons qu'il y a continuité entre la polysémie et la conversion. C'est ce que nous voulons mettre en évidence avec un tel exemple.

Il nous reste à comparer un cas de polysémie, à une relation entre lexies qui se situe cette fois sur le plan syntagmatique. Cela mérite une explication que nous donnons tout de suite.

## **9.5. Construction du nom et polysémie des noms de parties du corps**

Dans cette section, nous comparons le lien de polysémie qui connecte deux significés, comme ceux du nom XOL (XOL<sub>1</sub> 'partie du corps d'une personne' *versus* XOL<sub>2</sub> 'partie (psychologique) d'une personne'), avec le lien qui connecte deux lexies dans une relation syntagmatique. Plus précisément, nous comparons un élément de sens, déterminant pour la polysémie du nom XOL (cet élément de sens concerne le caractère aliénable *versus* inaliénable de la possession, qui lie l'entité dénotée par le

nom XOL à son possesseur), au même caractère aliénable *versus* inaliénable de la possession, qui lie deux entités dans deux constructions possessives. Autrement dit, nous comparons une relation de composition de deux lexèmes (l'un dénotant un possesseur, et l'autre dénotant l'entité possédée), à une relation de polysémie. Cela peut surprendre, puisque nous savons que la polysémie est une relation entre deux lexies sur le plan paradigmatique, alors qu'une relation de composition lie des lexies et des morphèmes sur le plan syntagmatique. Nous sommes conscient de la différence entre ces deux types de relation (cf. 5.3.1.). Nous avons cependant remarqué qu'une relation syntagmatique peut être en même temps paradigmatique, et inversement. Nous devons faire un rappel pour clarifier notre entreprise. Nous avons évoqué la possibilité de comparer un lien de possession, à un lien qui connecte deux lexèmes dans une construction possessive. Il s'agissait en l'occurrence du lien de méronymie qui connecte les deux sens du nom ARM en anglais, et qui connecte aussi les deux lexèmes COVER et BOOK dans l'expression *the cover's book* (cf. 5.4.3.). La relation de méronymie est réalisée par la relation de polysémie dans le cas de ARM, et par une relation syntagmatique dans le cas de COVER et BOOK. Nous voyons qu'un lien entre deux lexies peut être réalisé aussi bien par une relation paradigmatique, que par une relation syntagmatique. Le schéma ci-après permet de bien représenter notre entreprise. Nous comparons la relation de possession, incluse dans le signifié du nom XOL<sub>1</sub> 'cœur d'une personne', à celle qui est réalisée par une construction [N1-*u* N2] appelée l'état construit du nom, instanciée ici par les noms DIGG 'milieu' (N1) et KĒR 'maison' (N2), reliés par le morphème relateur *-u*, comme dans le syntagme *digg-u kĕr* /milieu-REL maison/ 'patio' littéralement 'cour de maison'. Nous comparons aussi la relation de possession, incluse dans le signifié de XOL<sub>2</sub> 'partie (psychologique) d'une personne', à celle réalisée par [N1 N2] instanciée par le nom composé ʽBOROOM KĒRʽ 'maître de maison' littéralement 'chef de maison', qui peut aussi avoir le sens de 'mari'. Nous allons expliquer au cours de notre analyse pourquoi nous rassemblons les deux types de relation par les termes de « possession aliénable » *versus* « possession inaliénable ». Notons déjà que les sommets du rectangle analogique sont instanciés, soit par une construction symbolisée par des crochets, soit par des lexies. Rappelons que nous avons donné des arguments pour inclure les constructions dans les nœuds du système lexical (cf. 5.2.3.). Nous n'avons pas orienté les deux relations dans ce schéma. C'est à l'issue de nos analyses que nous le ferons.



*Dessin 16 : analogie de la relation de possession dans l'état construit du nom et dans la polysémie de noms des parties du corps*

Après cette nécessaire mise au point, nous pouvons exposer notre analyse. Nous la débutons d'abord par la présentation des deux constructions qui connectent deux noms (9.5.1.). Nous la poursuivons par le rappel de la polysémie des noms comme XOL, et nous extrayons des définitions proposées au chapitre 8, un lien de polysémie (9.5.2.), que nous comparons avec la relation de possession dans les deux constructions présentées en 9.5.1.

### **9.5.1. L'état construit du nom et le nom composé**

Nous présentons ici deux combinaisons de deux lexèmes nominaux. Nous les distinguons par la terminologie que nous expliquons le moment venu. La première est la construction possessive appelée l'état construit du nom (cf. 2.2.4.). Rappelons qu'elle a la propriété d'être le modèle sur lequel sont construits les noms composés, qui est la seconde construction. Nous allons décomposer les signifiés de ces deux constructions, et extraire de ces signifiés un lien qui connecte les lexies dans chaque construction. Dans l'une, l'état construit du nom, la relation de possession entre le possesseur et l'entité possédée est aliénable. Dans la seconde, le nom composé, la relation de possession est inaliénable. Voyons comment elles se réalisent.

Considérons les deux constructions illustrées par le syntagme *digg-u kër* /milieu-REL maison/ 'patio' littéralement « cour de maison », et par le nom composé 'BOROOM KĒR' 'maître de maison' littéralement 'chef de maison'. La différence notable entre les deux, mise en évidence par notre notation, réside dans la présence ou l'absence du morphème *-u*, qui connecte les deux noms. Les deux noms se combinent à chaque fois dans le même ordre [N<sub>POD</sub> REL N<sub>POS</sub>]. Le nom déterminé (nom de l'entité possédée N<sub>POD</sub>) précède le nom déterminant (nom du possesseur N<sub>POS</sub>), comme l'illustre l'exemple ci-dessous.

(125a)

Maawa Mbaaco Sàmb ni tëll, taxaw-aat ci **digg-u kër** g-i  
 M. M. S. dire IDEO s'arrêter-ITER LOC milieu-REL maison CL-LOC  
 'Mâwa Mbâthio Samb apparut, se campa à nouveau au milieu de la cour'  
 (Diagne 2005, *Makka, Récit de Saliou Mboup - Mboul, 1966* : 538)

En (125a), le syntagme *diggu kër* a la fonction de complément locatif, introduit par la préposition *ci* 'dans'. Cet énoncé illustre la construction de l'état construit, telle que nous l'avons présentée. Nous pouvons reconnaître l'une de ses propriétés : le déterminant *gi*, composé du morphème de classe nominale *g-*, et du morphème localisateur *-i*, est rejeté à la fin de la construction. Le morphème de classe nominale est celui du nom KĒR, tête de la construction. La construction du nom composé 'BOROOM KĒR' illustre les mêmes propriétés, mais les deux noms sont juxtaposés, à cause de l'absence du morphème relateur *-u*.

(125b)

**boroom kër** g-i d-u-ø ko yëg  
 chef maison CL-LOC PRD-NEG-3SG 3SG ressentir  
 'le chef de famille ne le sait pas'  
 (Cissé 2006, 130 : 2)

Nous pouvons avoir une confirmation de l'ordre [N<sub>POD</sub> N<sub>POS</sub>] dans les noms composés, en faisant varier l'ordre des constituants, comme cela est illustré dans l'exemple suivant, où le nom KĒR 'maison' est en première place linéaire, contrairement aux énoncés précédents. Dans ce cas, les noms composés ne signifient pas 'quelqu'un de la maison', mais 'la maison de quelqu'un'.

(126a)  
 tey siggil na-ø **kër** **Maaram**  
 aujourd'hui honorer PFT-3SG maison Maaram  
 'aujourd'hui il fit honneur à la maison de M'  
 (Cissé 2006, 28 : 16)

Dans les deux énoncés (126a-b) de cet exemple, le nom KĒR 'maison' est le premier constituant des combinaisons *kër Maaaram* et *kër baay*, et c'est le nom déterminé. Le nom déterminant dénote le possesseur dans les deux cas.

(126b)  
 man dégg na-a ne **sa** **kër** **baay** neex na-ø  
 moi entendre PFT-1SG dire POSS.2SG maison père être agréable PFT-3SG  
 'j'ai entendu dire que la maison de ton père est agréable à vivre'  
 (Cissé 2006, 427 : 5)

Dans un de nos articles (Bondéelle 2011), nous avons caractérisé les constructions dans lesquelles les noms du possesseur et de l'entité possédée sont juxtaposés, comme une possession inaliénable, pour laquelle la relation de partie-tout ou méronymie, semble être la relation générique. Il faut en effet souligner que ce type de construction n'est pas attesté pour des relations de possession dans lesquelles l'entité possédée a une relative indépendance par rapport à son possesseur. La juxtaposition est au contraire privilégiée dans les relations de méronymie (partie-tout) comme <sup>7</sup>BĒÑ TEG<sup>7</sup> 'pommeau' littéralement « dent de selle ». Des études plus approfondies mériteraient d'être entreprises avant de tenter une quelconque typologie des liens sémantiques entre les noms impliqués dans ce type de construction (cf. Chappel et McGregor 1996). Quoiqu'il en soit, la différence sémantique des deux constructions de l'état construit du nom et du nom composé, réside dans la relation de possession qui lie le possesseur à l'entité possédée. Il est remarquable que la possession inaliénable soit marquée par la juxtaposition des noms de l'entité possédée et du possesseur, tandis que la possession aliénable est marquée par la présence d'un morphème relateur (iconicité de la grammaire, cf. Haiman 1980). Comparons à présent la relation de possession dans ces deux constructions, à celle des noms de parties du corps polysémiques comme XOL, qui peuvent dénoter soit un organe corporel ('cœur') soit une entité psychologique par

laquelle une personne ressent des émotions (cf. chapitre 8).

### ***9.5.2. Organe de la vie psychique et possession inaliénable***

Commençons par formaliser la relation de possession inaliénable dans les noms composés. Nous avons suggéré que dans cette construction, la relation générique est celle de partie à tout. Dans l'organisation de notre décomposition, cela signifie que la relation de méronymie est un élément de sens donné au départ. Avant de proposer une quelconque décomposition, nous devons souligner que, contrairement aux autres sens que nous avons examinés jusqu'à présent, les sens qui concernent la possession sont eux-mêmes des liens entre entités. Ce sont des sens relationnels. Pour éviter les confusions entre les entités, nous utilisons dans notre notation des variables qui les symbolisent. Nous notons ces variables X, Y et Z. X symbolise l'entité possédée, Y symbolise le possesseur, et Z symbolise l'entité qui résulte de la relation entre X et Y. Nous proposons la décomposition suivante pour formaliser une relation de possession inaliénable dans les noms composés : (1) une chose X est une partie d'une chose Y ; (2) X n'est pas indépendante de Y ; (3) X et Y forment un tout. Nous le formalisons de la façon suivante :

Possession inaliénable dans un nom composé :

- (a) une chose X fait partie d'une chose Y
- (b) quand il arrive quelque chose à la chose X, il arrive la même chose à la chose Y
- (c) à cause de ça, les gens peuvent penser que la chose X et la chose Y sont une autre chose Z

La proposition (a) rend compte de la relation de méronymie entre l'entité possédée et le possesseur. La proposition (b) rend compte de l'absence d'autonomie de l'entité possédée vis à vis du possesseur, par l'équivalence des événements qui les affectent. Et la proposition (c) rend explicite la composition qui résulte de cette relation de méronymie. Remarquons que cette dernière proposition est équivalente à la dernière proposition de la définition de  $XOL_2$  'partie de la pensée d'une personne'. Nous la redonnons ci-dessous pour mémoire.

XOL<sub>2</sub> 'partie de de la pensée d'une personne' :

Cadre lexico-syntaxique

(a) cette chose est une partie d'une personne

Scénario motivationnel

- (b) les gens pensent que cette chose est dans le corps d'une personne
- (c) les gens ne peuvent pas voir cette chose
- (d) à cause de cette chose,
  - (e) la personne ressent beaucoup de bonnes et de mauvaises choses
  - (f) la personne peut faire de bonnes et de mauvaises choses
- (g) quand la personne fait de bonnes choses, les gens peuvent penser que cette personne est une bonne personne
- (h) quand la personne fait de mauvaises choses, les gens peuvent penser que cette personne est une mauvaise personne

Résultat potentiel

- (i) c'est pour ça que les gens pensent que
- (j) quand cette chose ne fait pas partie de quelqu'un, ce quelqu'un n'est pas une personne

Cette dernière proposition (j) formalise le résultat de la relation de possession entre quelqu'un (un possesseur), et une entité psychologique comme l'émotivité : c'est une personne capable d'avoir des interactions sociales. Notons à ce propos que nous avons ainsi distingué 'quelqu'un' de 'personne', ce qui indique que nous établissons une différence sémantique entre les deux (cf. 6.4.2.). Toujours est-il que cette proposition (j) est assez similaire à la proposition (c) dans la décomposition d'une relation de possession dans les noms composés. Les deux propositions (j) et (c) identifient une nouvelle entité par la réunion de deux autres entités déjà identifiées. C'est bien là une analogie entre les noms composés et les noms de parties du corps conçus comme des entités psychologiques. L'analogie est d'ailleurs renforcée par l'équivalence de la proposition (b) dans la décomposition de la possession dans un nom composé, et des propositions (d-f) dans la décomposition de XOL<sub>2</sub> 'partie de la personne'. Rappelons en effet que ces propositions (d-f) rendent compte des collocations du nom XOL qui dénotent des émotions, et de la substitution possible de ce nom avec celui du possesseur dans ces collocations (cf. 8.3.6.). Examinons à

présent le cas de la possession aliénable.

### **9.5.3. Partie du corps et possession aliénable**

Nous avons dit qu'une différence avec la possession inaliénable réside dans la moins grande autonomie de l'entité possédée par rapport à son possesseur. Cette différence est marquée par la présence du suffixe relateur dans l'état construit du nom, qui porte la signification d'une possession aliénable (cf. 9.5.1.). Pour le reste, les entités impliquées dans la relation de possession ont la même fonction. Nous gardons donc les conventions que nous avons proposées : la variable X symbolise l'entité possédée par le possesseur, symbolisé par la variable Y, et la réunion du possesseur et de ce qu'il possède est symbolisée par la variable Z. Dans une relation de filiation encodée par l'état construit du nom par exemple (*doom-u ndey* /enfant-REL mère/ 'enfant de mère'), un enfant (X) et une mère (Y) appartiennent à la même famille (Z). Dans une relation de contiguïté spatiale (*digg-u kër* /milieu-REL maison/ 'arrière-cour'), une cour (X) et une maison (Y) appartiennent à un même habitat. Certaines fois, le possesseur peut directement être instancié par l'entité qui résulte de la réunion avec l'entité possédée. C'est le cas notamment de la relation de méronymie, lorsqu'elle concerne le corps d'un individu. Pour nommer une partie du corps de quelqu'un par exemple (*bët-u doom* /œil-REL enfant/ 'œil d'enfant'), il n'est pas nécessaire de mentionner que l'œil (X) fait partie du corps (Y) d'une personne (Z). L'absence de Y entraîne que X est compris comme une partie de Z. Il reste que différentes relations encodées par la même construction impliquent des entités ayant les mêmes fonctions les unes par rapport aux autres. Il faut maintenant s'attacher à rendre compte de la plus grande autonomie de l'entité possédée dans la possession aliénable. Il est alors nécessaire de distinguer ce que dénotent l'entité possédée et le possesseur. Si l'entité possédée et le possesseur dénotent des objets matériels, on peut dire que le possesseur a une qualité physique qu'il n'a pas en l'absence de l'entité possédée : une maison avec une arrière-cour est plus grande qu'une maison semblable sans arrière-cour. Si l'entité possédée et le possesseur dénotent des personnes, on peut aussi dire que l'entité possédée peut réaliser des actions, sans que le possesseur soit impliqué. Autrement dit, il est possible de parler des actions de X (un enfant), en faisant référence à Y (sa mère), sans que Y participe aux actions de X. Nous proposons ainsi les éléments de sens suivants pour décomposer une relation de possession dans l'état construit du nom : (1) X et Y font partie d'un même ensemble Z ; (2) ce qui concerne X ne concerne pas toujours Y ; (3) mais Y constitue

un point de repère lorsque l'on fait référence à X. Nous le formalisons de la manière suivante.

Possession aliénable dans l'état construit du nom :

- (a) quelque chose X et quelque chose Y font partie de quelque chose Z
- (b) quand quelque chose arrive à X, quelqu'un peut penser à Y parce que
- (c) Y peut faire quelque chose avec X comme Y le veut si Y est une personne
- (d) à cause de ça, quelqu'un peut penser que X est une partie de Y

La proposition (a) rend explicite la relation de méronymie, fondamentalement impliquée par la réunion de l'entité possédée, symbolisée par X, et du possesseur, symbolisé par Y (état construit du nom). Nous avons volontairement utilisé le primitif 'quelque chose' pour qualifier X, Y et Z car il est suffisamment général pour pouvoir s'appliquer aussi bien à des objets matériels (choses) qu'à des personnes. La proposition (b) rend compte de la relative autonomie de l'entité possédée à l'égard de son possesseur, par le simple fait que ce qui affecte X seul, peut être néanmoins intégré à la pensée de Y. La proposition (c) rend explicite la dépendance de X à l'égard de Y. Dans cette relation de dépendance, il n'est pas nécessaire de distinguer chaque dénotation possible de X et de Y (chose ou personne), ce qui nécessiterait quatre propositions. Il suffit de signifier que la capacité de Y est augmentée par sa relation avec X. Pour cela, la mention d'une action volontaire ('faire quelque chose comme quelqu'un le veut') est la solution la plus simple pour en rendre compte. Remarquons que la proposition (b) dans cette définition traduit de façon plus générale ce que véhicule la proposition (c) dans la définition de  $XOL_1$  'partie du corps' : (c) les gens peuvent entendre ce que fait cette chose quand la personne vit. Rappelons cette définition de  $XOL_1$  'partie du corps' :

Cadre lexico-syntaxique

- (a) cette chose est une partie du corps d'une personne

Scénario motivationnel

- (b) les gens ne peuvent pas voir cette chose
- (c) les gens peuvent entendre ce que fait cette chose quand la personne vit
- (d) si ces gens mettent leurs oreilles <sub>[m]</sub> sur une partie du corps de cette personne

### Résultat potentiel

(e) à cause de ça, les gens peuvent penser que cette chose est dans le corps de cette personne

En réalité, la proposition (b) dans la définition de la possession aliénable exprimée par l'état construit du nom, est la généralisation de ce qu'exprime la proposition (c) dans la définition de  $XOL_1$  'partie du corps' : c'est parce que le cœur de quelqu'un bat qu'il vit. Remarquons aussi que la proposition (d) dans la définition de la possession aliénable, est aussi une généralisation de ce qu'exprime la proposition (e) dans la définition de  $XOL_1$  'partie du corps' : la relation d'inclusion (le cœur est *dans* le corps de quelqu'un) est bien un type de relation de méronymie (X est une partie de Y).

#### **9.5.4. Caractérisation du rapport d'analogie**

D'après les deux sections 9.5.2. et 9.5.3., nous pouvons déduire que les quatre décompositions des signifiés (possession inaliénable dans un nom composé, possession aliénable dans l'état construit du nom, partie du corps d'une personne, et partie psychologique d'une personne) nous permettent d'examiner le rapport qui les lie deux à deux. Autrement dit, la question est maintenant de savoir si le rapport entre les possessions aliénable et inaliénable, est équivalent au rapport entre  $XOL_1$  'partie du corps' et  $XOL_2$  'partie de la pensée d'une personne'.

Pour un wolophone, le sens premier du nom  $XOL$  'cœur' est  $XOL_1$  'partie du corps' (cf. 8.3.7.). De même, le sens d'un nom composé est plus simple que le sens véhiculé par l'état construit d'un nom. Cela signifie que le lien entre les deux sens du nom  $XOL$  'cœur' n'est pas orienté dans la même direction que celui qui relie les possessions aliénable dans l'état construit du nom, et inaliénable dans le nom composé. Comment nos définitions en rendent-elles compte ? Rappelons que nous avons donné nos arguments pour orienter une relation d'un signifié simple vers un signifié plus complexe (cf. 9.2.4. et 9.7). Nous devons ainsi montrer que la définition de  $XOL_1$  'partie du corps' est plus simple que celle de  $XOL_2$  'partie de la personne', et que la définition d'une possession aliénable dans l'état construit du nom, est plus simple que celle de la possession inaliénable dans le nom composé. Dans la définition de  $XOL_2$  'partie de la personne', nous avons formalisé la plus grande complexité du signifié en distinguant 'quelqu'un' et 'personne'. Par là, nous reconnaissons que le primitif est 'quelqu'un' et que 'personne' peut être décomposé

dans ce cas par 'quelqu'un qui ressent beaucoup de choses à cause d'une chose'. Dans les définitions de la possession, nous avons formalisé la plus grande complexité de la possession inaliénable dans le nom composé, par l'emploi de deux propositions ((b) 'quand quelque chose arrive à X, quelqu'un peut penser à Y parce que et (c) 'Y peut faire quelque chose avec X comme Y le veut si Y est une personne'). Elles expriment la relative autonomie de l'entité possédée par rapport au possesseur. Pour être exprimée, l'absence d'autonomie, en revanche, n'a besoin que d'une proposition dans la définition de la possession aliénable : (b) 'quand il arrive quelque chose à la chose X, il arrive la même chose à la chose Y'. Autrement dit, les deux relations que nous avons examinées dans cette section ne sont pas orientées dans la même direction.

La relation de possession aliénable dans une construction de l'état construit du nom, est analogue à celle qui lie le nom d'une partie du corps à la personne, tandis que la relation de possession inaliénable dans une construction du nom composé, est analogue à celle qui lie le même nom de la partie du corps qui dénote alors une partie psychologique d'une personne. Mais les deux relations sont orientées différemment. Pour le nom de la partie du corps, le lien qui relie les deux sens est orienté du sens 'partie du corps' vers le sens 'partie psychologique'. Alors que celui qui relie les deux types de possession est orienté du sens de la possession inaliénable vers celui de la possession aliénable. Le rapport d'analogie qui rassemble les quatre décompositions n'est donc pas un rapport d'équivalence (cf. 9.4.4.) mais un rapport de parallélisme (cf. 9.2.4.).

Cette comparaison clôt la première étape de l'évaluation de la polysémie. La deuxième étape consiste à caractériser les liens de polysémie en fonction des comparaisons que nous avons établies avec les relations qui structurent le système lexical.

## 9.6. Évaluation de la polysémie

Dans cette dernière section, nous utilisons les analyses des précédentes sections pour faire une évaluation qualitative de la polysémie. Rappelons que l'évaluation consiste d'une part à se prononcer sur l'étendue des cas de polysémie dans le lexique, et d'autre part à caractériser la polysémie en fonction de son analogie avec d'autres relations entre lexies dans le système lexical. Nous dressons d'abord un bilan des

analogies que nous avons examinées dans ce chapitre (9.6.1.). Nous caractérisons ensuite les liens de polysémie (9.6.2.). Enfin, nous caractérisons la relation de polysémie elle-même (9.6.3.). Commençons par dresser un bilan des analogies dans le système lexical du wolof.

### ***9.6.1. L'étendue des cas reliés à la polysémie***

Pour dresser un bilan des cas reliés à la polysémie que nous avons relevés et décrits, il est utile de synthétiser nos résultats sous forme de tableau. Les lignes distinguent quatre procédés linguistiques qui connectent les signes dans les signèmes que nous avons pris en exemple (dérivation, flexion par affixation, conversion nominale par changement de morphème de classe, composition dans une construction). Les colonnes recensent les différents cas reliés à la polysémie que nous avons décrits et analysés dans ce travail (ambivalence sémantique, alternance aspectuelle, conversion massif / comptable, sens différents reliés). Nous avons comparé ces faits à quelques cas qui illustrent les quatre procédés linguistiques choisis. Les comparaisons révèlent que certains cas sont analogues à l'existence d'un unique sens interprété différemment selon les contextes (monosémie), tandis que d'autres sont comparables à l'existence d'une pluralité de sens reliés (polysémie). Ces comparaisons sont précisées dans les cases à l'intersection des lignes et des colonnes.

COMPARAISON DES SIGNEMES	MONOSÉMIE			POLYSÉMIE	
	Ambivalence sémantique des noms d'artefacts	Alternance aspectuelle action/ état des verbes d'activités physiques	Conversion nominale massif/ comptable de noms d'émotion	matière/ utilisation spécifique d'un produit de cette matière	'partie du corps' / 'partie psychique de la personne'
DERIVATION PAR AFFIXATION	instrument et lieu (suffixe -аар)	Parallélisme des interprétations			
FLEXION VERBALE PAR AFFIXATION	voix moyenne (suffixe -и)	Identité des interprétations			
CONVERSION NOMINALE PAR CHANGEMENT DE MORPHEME DE CLASSE	morphème du diminutif -с-		Parallélisme des interprétations		
COMPOSITION NOMINALE DANS UNE CONSTRUCTION	tout morphème de classe			Équivalence des signifiés	Parallélisme de la relation de possession
	État construit du nom et nom composé				

Tableau 11 : Les faits reliés à la polysémie et les relations entre signifiés dans le système lexical du wolof

Nous pouvons faire deux constats à propos de ce tableau. Le premier est que les cas de polysémie que nous avons reconnus comme tels, recouvrent finalement assez peu de relations dans le système lexical du wolof. Pour le dire autrement, nous pouvons dire que par rapport aux autres relations, la polysémie telle que nous l'avons décrite, ne couvre qu'une petite portion des relations dans le système lexical. Elle se limite pour ainsi dire à la conversion nominale. Or, il est intéressant de constater que les deux relations de polysémie et de conversion, sont analogues aussi du strict point de vue formel. Toutes deux partagent l'absence de marquage de la relation sur le signifiant (cf. introduction générale). De ce point de vue, nous pouvons dire que la polysémie et la conversion sont équivalentes. Du point de de vue du signifié, il est intéressant d'examiner plus précisément les liens de polysémie analogues aux liens dans les autres relations. C'est l'objet de la prochaine section en 9.6.2. Avant cela, faisons un second constat.

Les faits de polysémie que nous avons examinés, situés en bas à droite dans le tableau, sont plutôt analogues à des relations qui ne sont pas marquées par la morphologie. Ce constat est plutôt inattendu, si l'on tient compte de la façon dont sont qualifiés assez fréquemment les cas de polysémie. Polguère (2007) parle ainsi de dérivation d'un sens par rapport à un autre, pour rendre compte du traitement de la polysémie régulière. Le terme de « polysémie régulière » a été proposé par Apresjan dès 1974. Un cas de polysémie est considéré comme régulier, s'il s'applique à deux paires de lexies au moins, et si les éléments de ces paires ne sont pas synonymes entre eux. Nous avons pu noter que la dérivation est plutôt comparable à l'ambivalence sémantique de noms d'artefacts (cf. monosémie en 9.2.3., et régularité en 9.2.4.), et que les liens qui connectent des paires de lexies en relation de polysémie, sont plutôt comparables à ceux qui connectent des lexies en relation de conversion (cf. 9.4.3.). De ce point de vue, il nous paraît peu souhaitable de parler de « dérivation sémantique » pour qualifier ces cas de polysémie. Rappelons que nous nous sommes écartés de la terminologie de « dérivation sémantique », utilisée en MTT, pour désigner un ensemble de relations paradigmatiques, qu'elles soient ou non des relations de dérivation (cf. 5.3.1.). Ce second constat nous encourage à maintenir la distinction dans la terminologie entre dérivation (sémantique) et polysémie. Nous examinons les conséquences de ce second constat en 9.6.3., lorsque nous caractérisons la relation de polysémie elle-même en fonction des autres relations.

### 9.6.2. *Caractérisation des liens de polysémie*

Nous ne redonnons pas ici les décompositions des liens de polysémie que nous avons proposées (cf. 9.4.3. et 9.5.2.). Rappelons cependant que le premier lien est analogue à celui de l'alternance de classe, et que le second est comparable à celui qui connecte deux lexies dans deux constructions possessives (l'état construit, et le nom composé). Des différentes décompositions que nous avons proposées, nous pouvons extraire des liens communs à la relation de polysémie et aux autres relations que nous avons examinées. Ainsi, le lien commun à la polysémie des noms de matière-artefact ( $XAALIS_1$  'métal d'argent' et  $XAALIS_2$  'monnaie'), et à l'alternance de classe ( $SAXAAR$  de la classe  $g$  'train' et  $SAXAAR$  de la classe  $b$  'fumée') peut être décomposé de la façon suivante :

Lien commun à la polysémie de 'matière' à 'produit' et à l'alternance de classe :

- (a) quand quelqu'un / voit / touche / entend / une chose X
- (b) quelqu'un peut savoir que quelqu'un peut faire une autre chose Y avec la chose X
- (c) à cause de ça, quelqu'un peut penser que la chose Y est une partie de la chose X

Dans cette décomposition, le lien qui connecte les lexies qui dénotent les entités X et Y est exprimé par la proposition (b). Elle exprime une relation de matière à produit, et une relation de partie à tout. Ces deux relations se combinent pour produire le lien complexe qui connecte les deux lexies. Le lien de polysémie analogue à l'alternance de classe est donc une combinaison de deux relations. Voyons maintenant ce qu'il en est du lien de polysémie analogue à la relation de possession dans les deux constructions de l'état construit et du nom composé. Nous rappelons les décompositions des deux constructions pour une meilleure lecture.

Possession inaliénable dans un nom composé (cf. 9.5.2.) :

- (a) une chose X fait partie d'une chose Y
- (b) quand il arrive quelque chose à la chose X, il arrive la même chose à la chose Y
- (c) à cause de ça, les gens peuvent penser que la chose X et la chose Y sont une autre chose Z

Rappelons que la différence entre les deux types de relations réside surtout dans la

relative autonomie de l'entité possédée par rapport à son possesseur dans la possession aliénable (cf. 9.5.2.). Si les deux types de possessions expriment une relation de partie à tout (proposition (a) de la possession inaliénable, et propositions (a) et (d) de la possession aliénable), la relation de possession inaliénable combine cette relation de méronymie avec une relation d'identification (proposition (c) : ' la chose X et la chose Y sont une autre chose Z') .

Possession aliénable dans l'état construit du nom (cf. 9.5.3.):

- (a) quelque chose X et quelque chose Y font partie de quelque chose Z
- (b) quand quelque chose arrive à X, quelqu'un peut penser à Y parce que
- (c) Y peut faire quelque chose avec X comme Y le veut si Y est une personne
- (d) à cause de ça, quelqu'un peut penser que X est une partie de Y

Les deux liens de polysémie sont ainsi exprimés par une combinaison de deux relations. Certaines de ces relations ont un terme propre pour les désigner, d'autres non. Ainsi, la méronymie désigne la relation de partie à tout, et l'identification désigne la relation d'une chose à une autre chose. Mais la relation de matière à produit n'a pas encore trouvé sa désignation. D'après nos observations, nous ne caractérisons pas proprement un lien de polysémie si nous ne tenons pas compte du fait que le lien est une combinaison de deux relations. Ainsi, il serait inexact de caractériser le lien de polysémie analogue à de la conversion nominale, seulement comme une relation de matière à produit, ou seulement comme une relation de méronymie. Nous avons en effet montré que ce qui connecte proprement les deux sens 'métal d'argent' et 'monnaie' du nom *XAALIS*, vient de l'utilisation particulière du produit issu de la matière (cf. 7.4.2.). Si le lien qui connecte ces deux sens se limitait à la relation de matière à produit, alors il faudrait s'attendre à ce que tout produit issu de cette matière soit aussi un sens du nom qui dénote cette matière. Dans le cas présent, il faudrait alors que le nom *XAALIS* puisse dénoter un bijou fait d'argent, ce n'est pas le cas. Nous voyons ainsi que le lien de polysémie qui connecte les deux sens 'métal d'argent' et 'monnaie' implique une relation plus spécifique que la seule relation de matière à produit. Autrement dit, caractériser un lien de polysémie par une seule relation générale, comme celle de matière à produit, n'est pas suffisant. En refusant une telle généralisation, nous évitons de surgénérer inutilement des liens de polysémie. Rappelons que la génération excessive de liens de polysémie est un frein à la description satisfaisante du lexique (cf. 4.4.2. et 4.4.3.). Au lieu de caractériser les liens de polysémie par des relations générales entre sens, nous avons préféré

décomposer leur signifié en les comparant aux liens qui connectent des lexies dans d'autres relations du lexique : dérivation, conversion, composition dans une construction. Le paragraphe suivant explique l'avantage que nous en avons tiré.

### **9.6.3. Caractérisation de la relation de polysémie**

L'étude de la langue wolof nous a permis de mettre en évidence la continuité entre la relation de polysémie et la relation de conversion. Nous en avons un bon exemple dans ce travail. Pour certains cas analysés, nous avons retenu la monosémie, et nous avons souligné que ces cas sont analogues à la conversion massif *versus* comptable (cf. en 8.2.5. : l'analyse des noms d'émotion comme MER qui peuvent être interprétés soit comme une émotion particulière, soit comme une manifestation particulière de l'émotion). Dans d'autres cas, nous avons conclu à de la polysémie, et nous avons cette fois souligné leur analogie avec l'alternance de classe nominale des noms comme SAXAAR, qui peuvent se combiner avec des morphèmes de classes différents (cf. en 9.4.3. et 7.4. l'analyse du nom XAALIS, dont le lien entre les signifiés 'métal d'argent' et 'monnaie', est analogue à celui qui connecte les deux sens 'train' et 'fumée' des lexèmes SAXAAR (*g-*) et SAXAAR (*s-*)). Enfin, nous avons analysé l'exemple de GARAB de la classe *b-*, associé aux deux signifiés 'arbre' et 'médicament', comme un cas de monosémie, équivalent cette fois à une alternance des classes *b-* et *g*. Autrement dit, ces cas du wolof illustrent que la relation de polysémie n'est pas une relation en soi, mais qu'elle est du même type que d'autres relations, comme la relation de conversion. Le passage d'une relation de polysémie à une relation de conversion est graduel.

Les comparaisons que nous avons faites nous permettent de lever le doute sur la reconnaissance ou non de la polysémie dans certains cas. Et elles justifient nos choix dans le découpage du sens. Prenons l'exemple du verbe DAMM 'casser'. La différence entre une lecture dynamique (casser quelque chose), et une lecture statique ('être cassé') du verbe, est analogue à la différence entre la dynamique d'un verbe d'action comme DAAN 'tomber', et la staticité du même verbe à la voix moyenne : DAANU 'être tombé'. En d'autres termes, nous avons justifié notre choix de ne reconnaître qu'un seul sens au verbe DAMM 'casser', par l'analogie de ses lectures avec les effets sur le sens du morphème de voix moyenne, qui est un morphème marquant une catégorie flexionnelle (la voix). Or, nous avons considéré qu'une différence de signification flexionnelle n'est pas une différence de sens lexical (cf. définitions du lexème et de la lexie en 5.2.2.). Nous pouvons ainsi justifier notre choix de ne pas reconnaître la

polysémie du verbe DAMM 'casser'. Si la reconnaissance d'un lien de polysémie peut parfois être discutée, le doute peut être levé en comparant le cas examiné à une autre relation dans le lexique.

L'avantage de telles comparaisons est de justifier *a posteriori* le choix de découper ou non le sens associé à un signème. Elles nous permettent de conclure ainsi : une relation de polysémie est très similaire à une relation de conversion, tandis que ce qui connecte les différentes interprétations en contexte d'une unique lexie, est très similaire à ce qui connecte les différentes significations flexionnelles d'une lexie.

## 9.7. Conclusion du chapitre 9

Dans ce chapitre, nous avons fait une évaluation qualitative de la polysémie selon deux critères (cf. 9.1.). Le premier a été de comparer les liens qui connectent des lexies dans les relations régulières du système lexical, telles que la dérivation (cf. 9.2.), la conversion (cf. 9.4.), et la composition dans des constructions (cf. 9.5.); avec des cas liés à la question de la polysémie déjà décrits aux deux chapitres précédents. Cela nous a permis de mettre en évidence que la plupart des faits de polysémie du wolof que nous avons décrits, sont plutôt analogues aux conversions nominales (cf. 9.6.). Le seul cas de polysémie qui n'est pas comparable aux conversions, concerne deux sens eux-mêmes relationnels. Ces deux sens se distinguent par le degré d'aliénabilité de l'entité possédée par le possesseur. Et nous avons mis en évidence que cette même distinction s'observe dans deux constructions différentes de la possession (cf. 9.5.).

Le second critère de l'évaluation a été celui de la caractérisation des liens de polysémie en fonction des autres liens déjà examinés (cf. 9.6.2.). Il en ressort que les liens de polysémie ne se réduisent pas à des liens de méronymie, comme cela peut être le cas dans des relations de conversion. Nous avons analysé les liens de polysémie, analogues aux liens de conversions, par la spécificité de la polysémie qui combine un lien de méronymie à un autre lien, souvent culturellement motivé. Un autre lien de polysémie analogue à un autre lien concerne la relation de possession entre une entité et son possesseur. Là en revanche, la différence entre une possession aliénable et une possession inaliénable, est autant présente dans le lien de polysémie que dans le lien qui lie deux constructions, chacune réalisant un des deux types de possession.

Enfin, nous avons caractérisé la relation de polysémie elle-même par l'analogie avec les autres relations dans le lexique, et dans le cas du wolof, par la continuité de la polysémie avec la conversion (cf. 9.6.3.). Nous en avons retenu que la polysémie est très similaire à une relation de conversion, alors que ce qui connecte les différentes interprétations en contexte d'une unique lexie, est très similaire à ce qui connecte les différentes significations flexionnelles d'une unique lexie.